

le phare

journal n° 26

centre culturel suisse • paris

AVRIL - JUILLET 2017

ARTS VIVANTS • 9° FESTIVAL EXTRA BALL / EXPOSITIONS • SILVIA BÄCHLI ERIC HATTAN / MUSIQUE • STEFAN RUSCONI
& TOBIAS PREISIG • STADE & RODOLPHE BURGER • NIK BÄRTSCH • LOUIS JUCKER & CHARLIE BERNATH • COLIN VALLON TRIO
• REVEREND BEAT-MAN • NORBERT MÖSLANG & JULIAN SARTORIUS • BOMBERS • GREENWOMAN • OY
ARCHITECTURE • PETER MÄRKLI / DANSE • THOMAS HAUERT • GABRIEL SCHENKER / LITTÉRATURE • NOËLLE REVAZ
• PASCALE KRAMER ET JÉRÔME MEIZOZ / THÉÂTRE • MARION DUVAL / GRAPHISME • LAURENT BENNER / PORTRAIT • ANJA DIRKS

Salute Santé! Zum Wohl

Les vins suisses. Là-dessus on est tous d'accord, il n'y a rien de mieux pour les bons moments.



LES VINS SUISSES Suisse. Naturellement.

A consommer avec modération

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Différences et complicités artistiques

Silvia Bächli Eric Hattan

8 / **Eux et nous**

Silvia Bächli Eric Hattan

10 / • ARCHITECTURE

L'architecture comme langage

Peter Märkli

12 / • MUSIQUE

Déferlantes de groove

Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation

14 / • DANSE

À l'écoute du corps interprète

Thomas Hauert

15 / • DANSE

Pulsations en volume

Gabriel Schenker

16 / • THÉÂTRE

Là où il n'est plus permis ni de croire ni de douter

Marion Duval

18 / • MUSIQUE

Atlas Folk

Louis Jucker & Charlie Bernath

19 / • ARTS VIVANTS

Festival Extra Ball 2017

Carte blanche au festival Les Urbaines, Lausanne

23 / • GRAPHISME

Mesures et transitions

Laurent Benner

24 / • LITTÉRATURE

Écrire, c'est ouvrir des possibles

Noëlle Revaz

25 / • LITTÉRATURE

Deux Suisses face à la théorie du genre

Pascale Kramer et Jérôme Meizoz

26 / • MUSIQUE

La scène musicale suisse dans tous ses états

Prix suisse de musique : immersion

28 / • PORTRAIT

Nomade en scènes

Anja Dirks

32 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

34 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

39 / • INFOS PRATIQUES



Louis Jucker, *L'Altro Mondo Processus*, Cité Internationale des Arts, Paris, 2015. © Louis Jucker

Le Centre culturel suisse, un *hub* des arts

Ce printemps, le Centre culturel suisse propose une programmation qui fait la part belle aux mises en réseaux et aux collaborations. Nous présentons trois projets sur plusieurs jours impliquant des institutions partenaires suisses. Nous avons ainsi confié la programmation de la 9^e édition du festival Extra Ball au festival Les Urbaines de Lausanne, réputé pour son esprit aventureux et prospectif. Ce sont Patrick de Rham, qui a dirigé les dix dernières éditions et qui s'apprête à prendre les rênes de l'Arsenic – centre d'art scénique contemporain à Lausanne –, et Ysaline Rochat, codirectrice dès cette année, qui ont sélectionné des artistes présentés récemment aux Urbaines et ont concocté pour le CCS un programme foisonnant – 11 projets et 21 représentations en 4 jours – et très engagé sur des questions sexuelles.

Voilà huit ans que nous accueillons la Montreux Jazz Artists Foundation. Sa directrice artistique, Stéphanie-Aloysia Moretti, propose cette fois-ci un projet dans une église équipée d'un grand orgue, une collaboration inédite entre un duo électronique suisse et une figure du rock français, ainsi qu'un piano solo envoûtant pour le International Jazz Day. Une affiche représentative de l'esprit de cette section intimiste et surprenante du Montreux Jazz Festival.

Nous mettons aussi sur pied un premier partenariat avec le Prix suisse de musique organisé par l'Office fédéral de la culture (OFC), qui récompense chaque année quinze musiciens, dont un Grand Prix. C'est en considérant les lauréats des trois premières éditions (2014-2016) que Martine Chalverat, responsable de la musique à l'OFC, en étroite dialogue avec nous, a établi un programme de six concerts en trois soirs, dont une création inédite, qui permet de découvrir quelques expérimentations artistiques parmi les plus stimulantes.

Les partenaires parisiens ne sont pas laissés pour compte. Nous retrouvons le Centre Pompidou pour une conférence d'architecture, le Forum des instituts culturels étrangers à Paris (FICEP) pour la Nuit de la littérature et découvrons l'association En veux-tu? En v'là! pour la première partie du concert de Louis Jucker et Charlie Bernath, qui s'y connaissent en connexions, qu'elles soient électroniques ou humaines.

Par ailleurs, nous développons des collaborations institutionnelles à l'international. L'exposition du duo !Mediengruppe Bitnik, présentée au CCS en 2016, est adaptée au contexte de swissnex à San Francisco ce printemps, puis le sera à celui du ArtLab de l'EPFL à Lausanne cet été. Quant à *PerformanceProcess*, exposition accompagnée d'un programme de performances réalisée en 2015 à Paris, elle sera reconfigurée et augmentée à Bâle entre septembre 2017 et début 2018, dans et avec le Museum Tinguely, la Kaserne Basel et la Kunsthalle Basel.

Nous cherchons toujours à développer une programmation et à faire évoluer le rôle du Centre culturel suisse selon deux axes principaux : d'une part la mise en valeur de l'artiste et de l'œuvre, d'autre part l'inscription du CCS dans une multitude de réseaux de compétences et de diffusions qui, avec, vers et à partir du CCS, amplifient tous azimuts la visibilité des artistes et des œuvres, augmentant ainsi les possibilités de rebonds auprès d'autres interlocuteurs.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Couverture : Eric Hattan, *Luminaire et robinet* (détail), 2014. © JC Lett

Différences et complicités artistiques

Situer la différence, un ensemble de trois expositions conçues par deux artistes qui mêlent leurs regards depuis plus de trente-cinq ans.
— Entretien avec les artistes par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

● EXPOSITION

Silvia Bächli
Eric Hattan
Situer la différence

Grande salle
28.04 – 16.07.17

Pièce sur cour
28.04 – 28.05.17
première partie

03.06 – 16.07.17
seconde partie

■ • CCS / Nous suivons de près votre travail depuis le début des années 1990. De ton côté, Silvia, tu pratiques avant tout le dessin, en premier lieu dans le cadre de l'atelier. Quant à Eric, ton œuvre polymorphe composée d'installations, de sculptures et de vidéos, prend toujours à bras-le-corps le lieu de l'exposition. Comment passez-vous de la phase de recherche à l'exposition ?

• Silvia Bächli / Mes dessins naissent certes en atelier, indépendamment d'une exposition, mais lorsque j'expose, je les choisis et les organise en fonction du lieu proposé. C'est seulement une fois que je sais à quoi ressemblent les espaces que je commence à former des ensembles avec les différents dessins. Les lignes de mes dessins vont souvent jusqu'au bord de la feuille : dessiner, c'est créer un espace, travailler avec et contre les bords du papier. Suivant l'ordre, la distance ou la proximité, les dessins racontent quelque chose de différent. Chaque dessin est intégré dans le rythme de la présentation et devient une note, un accord, une partie d'une mélodie. Le visiteur idéal de l'exposition, s'il avait de la craie sous les semelles, ferait au sol un dessin comme on laisse des traces en patins à glace – en va-et-vient, en se rapprochant, en tournant, en revenant en spirale ; ce déplacement, il le prolonge avec les yeux, tend des fils à travers l'espace. Tant pour Eric que pour moi, le lieu est la première chose qui nous occupe quand nous préparons une exposition. À quoi ressemble l'espace, comment s'y

sent-on, comment est la lumière, quels sont les matériaux ? Le CCS est un grand espace ouvert qui demeure visible dans son intégralité. Mais il y a aussi des recoins. Présentent-ils un intérêt particulier pour certains travaux ? Souhaitons-nous partager l'espace en différentes zones ou recherchons-nous plutôt la vue d'ensemble ? Question simultanée : que voulons-nous présenter ? Des éléments proches, opposées, contraires, complémentaires ? Dans une exposition à deux artistes, ce jeu est précisément l'aspect séduisant. Il faut échanger sur beaucoup de choses mais il n'est pas indispensable de discuter de tout à fond, il y a aussi une compréhension purement visuelle. Nous construisons nos idées en grandeur réelle à l'atelier, en faisons des esquisses ou des photos, puis mettons nos « acteurs » dans notre maquette à l'échelle correspondante. De cette manière, nous pouvons rendre nos différentes idées visibles et en discuter.

• CCS / En considérant vos œuvres respectives et vos quelques œuvres en commun, nous vous avons proposé d'imaginer un projet qui se déploie dans tous les espaces d'exposition du CCS. Vous l'avez intitulé *Situer la différence*. Que renferme – ou dévoile – ce titre en écho à *Situes la différence* ?

• Eric Hattan / Le titre d'une exposition cherche toujours à saisir ou indiquer l'atmosphère, la direction de ce qui attend le visiteur, et idéalement, rend le sentiment général de l'exposition. Les titres sont pour nous aussi des jeux de mots et en cela presque des œuvres indépendantes. En l'occurrence, nous voulons attirer l'attention sur les détails qui unissent nos travaux même si à première vue ils n'ont que peu en commun.



Silvia Bächli, *Mund zu Mund*, 2017, collage, 8,3 x 12,2 cm.



Eric Hattan, *Petit Bosquet*, 2014-15, récipients divers, métal, béton, dimensions variables – au mur : Silvia Bächli & Eric Hattan, *Schausée, drift*, 1999, collages, 50 x 44 cm. © Max Leiss



Eric Hattan, *None Too High*, 2015, chaise, vêtements, chaussures, béton, bois, dimensions variables. © Eric Hattan

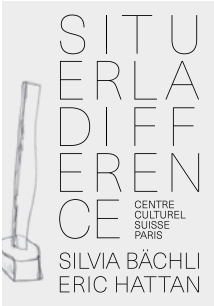
- CCS / Pour la salle principale, vous avez imaginé une articulation spatiale inédite, qui permet de présenter des œuvres de l'un et de l'autre dans une même salle, ce qui est assez rare. Que recherchez-vous avec ce dispositif?
- EH / Les dessins au mur dégagent dans leur ensemble une présence spatiale et exigent de l'observateur qu'il se déplace. Quant aux interventions sculpturales, elles guident différemment à travers l'espace. Nous espérons créer une atmosphère générale avec un parcours évident où les différents travaux forment ensemble plus que leur somme.
- CCS / Dans le foyer du CCS, vous utilisez la structure existante pour y insérer deux anciennes vidéos, qui ont un lien spécial avec Paris. Quel est-il et quel regard portez-vous sur ces œuvres aujourd'hui ?
- EH / C'était à Paris, par un soir d'été. Nous faisons partie du public lors d'une soirée cinéma improvisée en plein air pour les enfants, sur l'esplanade Roger Linet. Le premier film projeté était un dessin animé avec un bonhomme de neige qui faisait du ski. Nous avions ces images en tête, à la fin de l'hiver suivant, en nous mettant au travail pour préparer l'exposition estivale de Môtiers – Art en plein air en 2003. Avec les moyens les plus simples, nous avons improvisé sur le terrain les séquences avec lesquelles nous avons réalisé ensuite la vidéo intitulée *Snowhau im Schnee*.
- CCS / Dans la pièce sur cour, deux expositions différentes se succèdent. La première propose un nouveau travail de chacun de vous. Silvia, peux-tu nous présenter cette nouvelle série de collages ?
- SB / Il y a de cela un an, Florian Seidel m'a demandé si je voulais proposer des images pour *Mund zu Mund*, son recueil de poèmes. « Les nouveaux poèmes de Florian Seidel tournent principalement autour de l'amour, d'espaces de temps entre le passé et l'avenir, et de lieux où “demeure l'équivoque”. Le lien sous-jacent entre réel et fiction, le multipolaire du corporel et la confusion, en imagination, entre entendre et voir » (Michael Semff). Cela m'a paru un bon point de départ.
- J'ai donc volontiers relevé le défi en lui proposant de ne pas choisir de dessins, mais de travailler avec des images existantes de notre environnement quotidien. J'ai ainsi pris comme matériau de départ des photos de journaux. Je feuillette des journaux périmés et considère les photos, non pas pour leur dimension illustrative des textes, mais pour les détails intéressants qu'elles peuvent receler. Une fois découpées, elles perdent le lien avec leur message d'origine. Je choisis des fragments de différents contextes, conformément à l'invitation de Seidel de « laisser les yeux paître au loin », et les relie de manière nouvelle pour créer des mélanges multiples surprenants. Ce faisant, je conserve toujours les tailles d'origine des coupures. Les fragments collés ensemble donnent naissance à de nouvelles images inattendues qui parlent une langue parallèle ; ce sont des équivalents visuels des images évoquées par les poèmes de Seidel.
- CCS / Eric, tu réalises pour ta part une œuvre *in situ*. Peux-tu nous expliquer comment tu procèdes et ce que tu recherches ?
- EH / Mon intérêt pour les matériaux trouvés est très ancien, et jouer avec fait partie de mon quotidien. Dans la pièce sur cour du Centre culturel suisse, je vais coïncider entre sol et plafond une construction faite d'objets trouvés en ville. Ce qui me fascine ici, c'est le processus : trouver tout d'abord, puis empiler. Construire avec des moyens simples, étayer et faire tenir les matériaux par eux-mêmes est un processus qui exige une présence physique, comme l'installation de toute une exposition, et qui m'importe autant que le résultat.



Silvia Bächli, sans titre, 2014, crayon couleur sur papier, 29,8x21 cm.

- CCS / Nous vous avons proposé de réfléchir à une publication différente de celles qui existent déjà. Quel est le concept de cette publication très originale ?
- SB / Dans cette publication, nous avons souhaité reproduire des travaux en taille réelle. On n'a pas souvent cette occasion : les livres ou catalogues dépassent rarement les 32 centimètres de hauteur, donc la plupart des travaux doivent être reproduits en taille réduite. L'idée a été d'imprimer cinq grandes feuilles au format 65 x 90, de les plier en cahiers et de les glisser les unes dans les autres. Ce qui nous plaît ici, c'est que l'on voit d'abord une partie de l'œuvre qui « rencontre » un fragment d'une autre œuvre sur la page adjacente. Eric a reproduit deux sculptures (de la série *Max*), à partir de photos assemblées. Ainsi sont nés des travaux qui ne sont pas identiques aux originaux, mais y ressemblent. Pour ma part, j'ai choisi trois grands dessins reproduits au plus près des originaux en format et en couleur. Sur la troisième feuille figurent les dessins exposés, en miniature, à la manière d'un inventaire. Il y a aussi des esquisses de l'espace d'exposition avec l'emplacement des œuvres, car lorsque je travaille sur un projet, je fixe sur papier des étapes intermédiaires importantes. Je note au crayon l'état d'avancement du projet – « quoi à quelle place » – et me facilite ainsi la vue d'ensemble. Eric a rempli le verso avec ses esquisses et ses notes sur le projet.

Publication



Publication composée de 6 grandes feuilles pliées au format 22,5 x 32,5 cm et d'un cahier de textes (français / anglais), encartés dans une pochette en plastique. Graphisme : les artistes et Jocelyne Fracheboud. Édition Centre culturel suisse, 2017.

Eux et nous

Elle dessine. Lui bricole. Les positions artistiques de Silvia Bächli et d’Eric Hattan sont bien distinctes, mais recèlent davantage de proximité qu’il n’y paraît au premier regard. — Par Patrick Javault

Repères biographiques

Silvia Bächli (née en 1956, vit à Bâle) – sélection
2017, 10^e anniversaire du prix de dessin contemporain, Fondation Daniel et Florence Guerlain, Centre Pompidou, Paris ; *Mund zu Mund. Collages de SB - poèmes de Florian Seidel*, Barbara Gross, Munich ; 2016, Skopia, Genève ; *Avanti. Diventa*, Galleria Raffaella Cortese, Milan ; 2015, *Weiter wird. Les abords*, Frac Franche-Comté, Besançon ; *further. evolves.*, Peter Freeman Inc., New York ; 2014, *Brombeeren*, Staatliche Graphische Sammlung in der Pinakothek der Moderne, Munich ; Lauréate du Kulturpreis der Stadt Basel, Bâle ; 2012, *Far apart-close together*, Kunstmuseum, Saint-Gall ; 2009, 53^e Biennale de Venise, pavillon suisse ; 2007, *Nuit et Jour*, Centre Pompidou, Paris ; *Studio*, Fondation Serralves, Porto ; 2006, *Poèmes sans prénoms*, Mamco, Genève.

Eric Hattan (né en 1955, vit à Bâle) – sélection
2017, *individuell*, Kolumba, Cologne ; 2014-2017, *Chaises musicales* (avec Julian Sartorius), performance, Paris, Lausanne, Zurich, Londres, Cologne, Bâle ; 2016, *Johannis-Strasse 14* (avec Oliver Senn), Pulheim ; lauréat du Basler Kunstpreis, Bâle ; 2014, *Habiter l’inhabituel*, Frac Paca, Marseille ; *Arrêt sur images*, R&Art, Vercorin ; *Les jeux sont faits – rien ne va plus – faites vos jeux*, espace public, tram 14, Genève/Conignon ; 2013, *Tour de France*, dans le cadre des *Pléiades : 30 ans des Frac*, Les Abattoirs, Toulouse ; 2011, *Les poissons, selon l’arrivage du jour*, La BF 15, Lyon ; 2009, *Into the white*, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine.

■ Silvia Bächli développe une conception élargie du dessin où la seule limitation imposée est le support de la feuille. Les notations diaristes, les exercices, les fragments accompagnent un mouvement plus large du trait comme sujet et comme aventure. Le trait qui libère, qui enferme et qui lie, offre des possibilités de repli et d’introspection, mais qui donne aussi le moyen de voir grand et de tendre au tableau.

Mais, là où, en peinture, le tableau est un idéal, un horizon lointain ou un modèle perdu dont l’artiste s’approche ou s’éloigne par la répétition forcenée ou l’épuisement de séries, le dessin demeure le médium de tous et le seul à être libre de l’Histoire. On peut croire que les œuvres de Silvia Bächli ne forment qu’un seul et unique dessin virtuel qui trouve dans les arrangements pris sur les murs de l’atelier, dans les expositions (dont cette surprenante transformation du pavillon suisse à la Biennale de Venise en un lieu méditatif) ou dans les livres, des occasions de s’actualiser, d’élargir l’espace et d’accroître l’étendue de la vibration.

Ce travail de productrice d’espace est aussi un travail avec le temps et le rythme : brèves ou longues, pauses, redoublement d’intensités. Le croisement des lignes flottantes et irrégulières densifie la surface de papier et donne de la profondeur. Il y a quelque chose de musical dans cette façon de suivre le mouvement des lignes, de se laisser entraîner par elles sans en perdre le contrôle ; à l’instar d’un Morton Feldman qui voulait ne rien imposer au son, mais voulait qu’au contraire le son lui dicte sa conduite. Musicale aussi, la manière dont une ligne serpentine vient se glisser dans les lignes d’une trame souple, ou dont un blanc peut faire comme un silence, le bruit d’une voix qui s’éteint dans un paysage de neige. Quand la photo s’ajoute au dessin, c’est comme une longueur d’onde qui s’étend.

Pour Eric Hattan, l’art est une activité naturelle qui demande avant tout une qualité d’attention à la moindre des choses et aux petits gestes, une capacité d’étonnement, et une faculté d’adaptation à n’importe quel terrain ou situation. Quand l’invitation à exposer est faite à l’artiste, celui-ci s’attache à faire ressortir le caractère surprenant de la circonstance : « Qu’attend-on de moi en pareil lieu ? » semble-t-il poser en préalable. Aussi, Eric Hattan éprouve-t-il généralement le besoin d’acclimater ces espaces d’accueil provisoires, de les faire à sa main en y faisant entrer des tuyaux ou des fils, en y entassant des objets trouvés alentour qui permettront d’interdire un passage ou de bricoler une colonne de fortune parce que quelque chose menacerait de tomber. Les encombrants peuvent alors se révéler d’utiles instruments d’investigation et le moyen de traduire une relation au monde affectée par l’art, ou l’inverse.

Anticipant sur la banalisation de la vidéo comme médium artistique, Hattan réalise depuis longtemps de petits films qui sont une chronique de l’ordinaire, des instantanés qui gagnent en intensité par la répétition : un sac en plastique malmené par le vent sur un trottoir ou une longue procession de vaches valaisannes vues d’un train peuvent exercer une véritable fascination sur le spectateur au point qu’il lui faut laisser tourner plusieurs fois la boucle avant de pouvoir s’en détacher.



Silvia Bächli, sans titre, 2014, gouache sur papier, 44x62 cm.

froid de l’hiver le plus froid, alors que Silvia travaillait à son projet pour Venise et qu’Eric préparait *All the While* pour le Printemps de septembre, ils avaient rapporté dessins, photographies et films, comme un grand journal à quatre mains de deux consciences immobiles et envahies par la beauté de cet infiniment blanc. Au Centre culturel suisse, où serpente une longue ligne de tuyaux et tubes qui relie les espaces, on découvre une réalisation commune portée par le concept *Quer*. Sur des surfaces blanches empruntées à des pièces de mobilier trouvées dans la rue (panneaux de divers formats) est tracée en un geste, avec un pinceau de deux centimètres d’épaisseur, une bande diagonale allant du bord supérieur gauche jusqu’au bord inférieur droit. Les panneaux sont ensuite fixés aux murs d’une des salles de façon à couvrir le plus possible de surface et à esquisser des lignes. Sous les dehors d’une union des savoir-faire (elle dessine, lui bricole), ce décor fracturé réveille le souvenir d’œuvres conceptuelles à programme, de tentatives plus ou moins constructives et utopiques de faire tomber les murs par la dynamique de la diagonale, cette pièce vise à délimiter un espace commun qui met en jeu le regard et le geste. ■

Patrick Javault est critique d’art indépendant, en charge des « Entretiens sur l’art » à la Fondation d’Entreprise Ricard.



Eric Hattan, *Schnurvideo*, 2005, 27'37" (capture d’écran).

Repères biographiques

Projets en commun
2017, *Situer la différence*, Centre culturel suisse, Paris* ; 2016, *Quer*, E-Werk, Freiburg im Breisgau & Centro de Arte Contemporaneo, Quito ; 2016-2011, *Hafnargata*, Frac Franche-Comté, Besançon, Galleria Raffaella Cortese, Milan, Kunstmuseum, Saint-Gall *, Oslo 8, Bâle ; *Schnee bis im Mai*, Kunsthalle Nürnberg, Nuremberg* ; 2013, *What About Sunday*, MK Gallery, Milton Keynes* ; 2010, *Blindhaedir – East Iceland*, publication, édition attitudes, Lars Müller Publishers ; 2003, *Snowhau*, Art en plein air, Môtiers* ; 1999, Collages, The Corridor, Reykjavik ; 1997, Espace Contemporary Art Gallery, Le Caire ; 1995, Galerie Peter Kilchmann, Zurich ; 1994, *Collages*, Skopia, Genève ; 1992, *4 Augen sehen mehr als 2*, Museum für Gegenwartskunst, Bâle* ; 1989, *Kleine Vorschläge*, Kunst am Bau, Bâle ; 1985, Künstlerhaus Stuttgart* ; 1981-1985, codirecteurs de Filiale Basel, avec Beat Wismer.
*Avec publication.

L'architecture comme langage

Chez Peter Märkli, le croquis a de multiples rôles : mémoire, topographie, réservoir d'idées ou recherche, étapes essentielles dans son analyse du lieu, fondement de tout projet. — Par Simon Campedel

• ARCHITECTURE

LUNDI 22.05.17 / 19 H

Peter Märkli

Conférence en allemand, traduction simultanée en français

En coproduction avec le Centre Pompidou

Grande salle, Forum -1, place Georges-Pompidou, 75004 Paris



■ 2006. Un livre dans une bibliothèque, un mot en particulier attire mon attention : « Approximations ». Les bâtiments ont des aspérités, une pesanteur grave et prégnante, leur contact avec le sol est mesuré, leur façade équilibrée et solennelle : ces maisons, ces immeubles sont plus que des maisons ou des immeubles, ce musée est autre chose qu'un musée et cette école est un temple. Ce premier contact me provoque, m'interpelle et me laisse là avec très peu de réponses. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me risquerai à faire le voyage jusqu'à Zurich.

2016. Le bureau souvent vu en photo est un lieu de recueillement. Tout est comme dans le souvenir que je me suis construit : l'odeur du café, les livres reliés sur la grande bibliothèque à droite, les deux petites pièces encombrées de tables, de feuilles et de cendriers, et baignées de lumière ; les murs au vieux crépi blanc couverts de dessins. Des études d'échelle, de rapport, de proportion : une colonne, son socle, son couronnement. L'architecte devient un homme. Peter Märkli propose un café que j'accepte.

Il est évident que la transmission est un aspect important du travail de Peter Märkli et une composante majeure de sa personnalité. Jusqu'à 2015 enseignant à l'ETH (École polytechnique fédérale) de Zurich, où il a également été étudiant, il envisage l'apprentissage de l'architecture comme un échange. C'est d'ailleurs au travers de rencontres fortes avec Rudolf Olgiati ou Hans Josephsohn, qu'il a lui-même construit sa propre tradition et appris l'architecture comme on apprend à lire.

« Je lis très peu ce qui s'écrit. »

Des piles de livres sous cellophane. Peter Märkli part chercher, sous un tas de feuilles, un livre aux pages jaunies sur la Renaissance et des photocopies de tableaux de Léonard de Vinci pour nous expliquer la composition de la façade d'une maison. Tout est mêlé – le vernaculaire, Alberti et Le Corbusier ; peinture, sculpture, littérature, graphisme et architecture – dans la solitude et le recueillement. Et il explique que l'outil de l'architecte pour mettre cet héritage en ordre est le dessin.

« Afin de se souvenir, Märkli fait de nombreux croquis. Mais ses croquis ne sont pas des répliques de ce qu'il a vu ; ils combinent plutôt le fait et la fiction, le drame et la réalité. Telle une collection, ils constituent une topographie de bâtiments à la fois reconnaissables et étranges, d'artefacts et de paysages – une maison particulière en haut d'une colline –, un bâtiment industriel abandonné aux alentours d'une ville ou encore un bâtiment dans un pays qu'il n'a jamais visité. Parmi ces croquis, on peut souvent détecter des structures ayant des points de ressemblance avec les bâtiments de Märkli, mais la corrélation n'est jamais directe. Les croquis demeurent un réservoir de spéculations, d'idées, d'inspirations – ils nous questionnent*. »

Ces dessins ne sont pas une représentation d'architecture, ils sont avant. Le trait porte en lui l'effort de



Campus Novartis, Visitor Center, Bâle. © Paolo Rosselli

recherche et de mémoire, il porte les marques du travail : traces de gomme, ratures, traces des essais. Ces dessins sont très peu et beaucoup à la fois : ils sont la géométrie du projet, ils sont la concentration des multiples données et contraintes en une forme claire et orientée vers une spatialité. Tout est maîtrisé, et pourtant il semble qu'il y a plus que ce qu'on peut expliquer. Les dessins sont animés, ils vibrent, ils entrent en résonance.

« Je vois le plan derrière la façade. »

Nous sommes debout, dans le couloir, face à un dessin fixé au mur : là, j'apprends que s'il n'a jamais fait de bâtiment ocre, c'est que le soleil suisse le lui interdit ; qu'une montagne pouvait faire sortir une façade de sa symétrie pour qu'ensemble elles construisent un équilibre ; que l'architecture doit apporter plus. J'apprends à refuser les bâtiments qui ne sont que concept : trop loin de nous, froids et pauvres, ils ne sont pas pour notre temps.

À chaque changement d'échelle – de projets ou à l'intérieur d'un projet –, la même minutie, le même travail dans la mise en œuvre du béton à La Congiunta que dans celle du métal doré et du marbre du Campus Novartis. Est toujours conservée l'attention portée aux dimensions et à la mise en œuvre exacte du rapport entre les éléments. Pensée comme ça, l'architecture est un art. La patience, le respect et la compréhension de ces différents moments permettent seuls l'unité de l'œuvre. Ces temps successifs ne se contentent pas de s'ajouter, mais se complètent, se croisent, se questionnent. Chaque temps explore une direction. Avancer n'est pas rétrécir le champ de réflexion, mais le faire éclater.

« [...] Märkli a étudié l'utilisation de différents systèmes proportionnels et réalise souvent de minutieux croquis et dessins de ses projets basés sur le développement et la modification de la Section d'Or et du triangle équilatéral. Toutefois, cette recherche ne donne pas la priorité à la rationalité géométrique. Elle se soucie moins de la symétrie que de l'articulation entre équilibre et tension dans un bâtiment*. »

Peter Märkli prend le lieu, toujours, comme fondement du projet. C'est le lieu qui donne la mesure de base, tout le reste devra lui être arraché. Comme un bâtisseur romain, Peter Märkli trouve dans le site et le contexte de son projet – dans son rapport au programme, aux règlements d'urbanisme, etc. – la matière pour la longue recherche qu'il mènera au bâtiment – solution toujours unique et pourtant inscrite dans une longue chaîne réflexive.

Le nombre n'est pas une valeur abstraite issue de nulle part : chaque dimension est reliée par un système extrêmement précis de proportions à cette unité de base. C'est lui qui permet à l'architecte de traduire ses croquis en plans, d'abandonner sa main pour l'ordinateur. Ce moment est important, difficile et risqué. Mais il est maîtrisé grâce aux valeurs précises que donnent les proportions. C'est un énorme travail de passer à l'orthogonalité : ce passage doit avoir un sens.

« Le plan n'est pas froid... il est un moment d'abstraction nécessaire. »

Il écrit les lieux dans leurs vraies dimensions. Il écrit leur position relative comme celle des pièces. Il écrit les déplacements et les arrivées de lumière. Définitivement. Les distances, les limites du regard sont les supports de l'habitation. Ces valeurs deviennent quantifiables, précisément définissables et transmissibles.

« Une belle proportion ne coûte rien au client. »

Le travail de Peter Märkli est une œuvre riche et multiforme qui nous fait découvrir lentement ses différentes facettes, et dans lequel les passés et les présents se télescopent. Tout comme il est passionnant de rencontrer l'architecte – intellectuel passionné et savant –,



La Congiunta, musée dédié à Hans Josephsohn, Giomico, 1992. © Margherita Spillutini

il est nécessaire d'expérimenter les lieux. Dans les deux cas, il faut être prêt à une immersion du corps et de l'esprit : on est bien au-delà de la doctrine ou du système, ou de la recherche de la perfection. On est dans l'idéal renaissant du multiple, à la fois sensible et pragmatique. Peter Märkli croit au faire et continue à chercher à devenir architecte en étant un. Et c'est tout le rôle plastique, historique, mais aussi social de l'architecture qui est en jeu. ■

* Mohsen Mostafavi (éd.), *Approximations: The Architecture of Peter Märkli*, AA Publications, London, 2002.

Simon Campedel est architecte (O.F.C.), membre du comité éditorial des Éditions Cosa Mentale et directeur de publication du magazine *Classeur*.

Déferlantes de groove

Ni gueule de bois, ni bamba triste, mais la sagesse des aînés. À peine remis des orgies musicales de son cinquantième anniversaire, le Montreux Jazz Festival a déjà les poches pleines d'offrandes.

— Par Salomé Kiner

• MUSIQUE

VENDREDI 28,
SAMEDI 29 ET DIMANCHE
30.04.17 / 20 H
**Carte blanche
à la Montreux Jazz
Artists Foundation**

Directrice artistique :
Stéphanie-Aloysia Moretti

VENDREDI 28.04.17 / 20 H
**Stefan Rusconi
& Tobias Preisig**

Église des Blancs-Manteaux
entrée 12, r. des Blancs-Manteaux,
75004 Paris,
à quelques pas du CCS



■ 4 décembre 1971. Le casino de Montreux prend feu en plein concert de Frank Zappa. Accoudés au bar de leur hôtel, les musiciens de Deep Purple griffonnent la scène sur un coin de serviette. *Smoke On The Water* devient le riff le plus joué de tous les temps et offre au festival une réputation mondiale.

16 juillet 2016. Quarante-cinq ans après les faits, sur la scène de l'Auditorium Stravinski, le quintet livre au public son refrain préféré. Transe généralisée. L'histoire ne s'épuise pas, mais le symbole est ailleurs. Pour clôturer la cinquantième édition du Montreux Jazz Festival, Deep Purple joue *Dark Night*, comme une révérence hard-rock qui vient baiser la main du blues. Entre les lignes du morceau, la signature du festival : « *Maybe I'll find on the way down the line, that I'm free, free to be me.* » Cette formule résume celui qui clame à la fois son expérience et sa jeunesse, entre le devoir de mémoire et l'audace des perspectives. Elle dit l'identité d'une légende qui rejoue constamment ses origines.

Avril 2017. « *Free to be me* », prière gospel, mantra zen et chant des possibles. Infatigable pèlerin, le Montreux Jazz Festival poursuit sa mission de défrichage et de rencontres. Présentation d'un office en trois actes.

**Stefan Rusconi & Tobias Preisig, *Levitation*
(à l'église des Blancs-Manteaux)**

Sur la homepage de son site Internet, le pianiste Stefan Rusconi annonce que le trio qui porte son nom ne se produira pas en 2017. « Après sept albums et d'intenses tournées, nous nous octroyons un peu de calme. Il est

temps de prendre les choses plus lentement... » De son côté, le violoniste Tobias Preisig se concentre sur son duo EgoPusher : « Avant, je pouvais changer de groupe tous les soirs. Maintenant, j'ai besoin d'être plus disponible pour me connecter à ma musique. » *Levitation* est né de cette envie de décélération. Issus d'une même génération de musiciens formés à un jazz dont ils s'appliquent à déconstruire les codes, les deux Zurichois guettaient depuis longtemps l'occasion d'un projet compatible avec leurs vies respectives lorsqu'ils sont invités par le Cully Jazz Festival à donner un concert d'orgue et de violon. Fréquentation et messes obligent, ils travaillent de nuit dans le temple culliéran. Les téléphones ne sonnent pas, les e-mails ne pleuvent pas, la concentration est totale. Ils passent une semaine à explorer l'acoustique du lieu, détourner des notes, arranger les volumes. Comme deux enfants, ils déplacent des tuyaux, branchent des micros à même les entrailles de la bête, s'amplifient et se chuintent.

Enregistré à l'issue de cette résidence, *Levitation* n'a rien de liturgique, tout de spirituel. Il donne à entendre les murmures du violon et les rouages de l'orgue, comme une machinerie espiègle enfin démuselée. À la différence de ses ouailles, l'église offre au duo un espace de liberté que Tobias Preisig savoure : « Dans une salle de concert, le public s'attend à des morceaux structurés. Alors qu'à l'église, les gens ont l'habitude de rester assis et d'observer ce qu'il se passe. Cette attention nous permet de risquer des sons très expérimentaux. » Pour les musiciens, ces concerts sont comme des retraites : « La beauté de ce projet, c'est qu'il va à contre-courant des impératifs de l'industrie musicale. Pour qu'une représentation puisse avoir lieu, il faut trouver un orgue, l'essayer, capter l'esprit de chaque église pour y recréer les conditions d'un certain état d'élévation. »

**Stade (Pierre Audétat et Christophe Calpini)
avec Rodolphe Burger**

Ce n'est pas la fréquentation des gradins ni l'amour des crampons qui baptisent le duo romand Stade. Il faut plutôt y voir la capture d'un état, « quelque chose qui n'est pas fixé et qui peut évoluer, comme l'improvisation », expliquera Pierre Audétat, préposé aux claviers.



Stefan Rusconi & Tobias Preisig, *Levitation*. © DR



Rodolphe Burger. © Alain Mignot

Avec Christophe Calpini, batteur, ils forment cette entité souple qui emprunte à la fois au langage spontané du jazz et aux techniques du hip-hop. Lorsqu'il n'est pas occupé à manipuler des *beats* avec son compère, Christophe Calpini est aussi producteur. *Good*, le dernier disque de Rodolphe Burger, est né entre ses mains. « Ça a marché tout de suite, sans avoir à discuter ou négocier. On se comprenait sans parler, on s'entendait sans s'expliquer », raconte l'auteur-compositeur et chanteur d'origine alsacienne, ex-leader de Kat Onoma. Lui aussi est un homme d'emprunts, de collages et de collaborations. Les douze titres de cet album citent les œuvres de T.S. Eliot, Goethe, Georg Büchner, E. E. Cummings ou Samuel Beckett. Parfois, des éléments d'archives se fondent dans des textures électroniques. En anglais, français ou allemand, Rodolphe Burger conseille, susurre, harangue et scande. Un chaman qui parle aux impies, aux poètes, aux cow-boys. Le plus souvent, il dit « tu » – comme un commandement païen, une adresse personnelle envoûtante qui donne à *Good* une superbe puissance incantatoire. Sur la pochette du disque, une couronne en papier dorée gît au sol, piétinée. On imagine, hors champ, le grand feu autour duquel dansent ces dieux masqués, alchimistes et prophètes. Ils célèbrent sûrement cette idée de la grâce que Christophe Calpini poursuit dans la musique : « Un moyen de stopper le monde, la sensation que tout s'arrête en même temps que tout continue. »

Stade et Rodolphe Burger se sont déjà rencontrés à Chamonix, en résidence à la Maison des Artistes. Ils seront à nouveau réunis au CCS pour une partie de ping-pong sonore et la promesse de quelques créations inédites.

Nik Bärtsch

Proclamé Journée internationale du jazz par l'Unesco, le 30 avril s'affranchit rarement du répertoire convenu des grands standards du genre. Pour Stéphanie-Aloysia Moretti, directrice artistique de la Montreux Jazz Artists Foundation, c'est au contraire l'occasion d'expliquer sa mission : « Malgré son nom, le festival a toujours défendu une vision très ouverte de la musique. » L'esprit du jazz, avec ses détours, ses fièvres et ses surprises, compte



Stade, Pierre Audétat et Christophe Calpini. © DR

plus que l'étiquette qu'on s'obstine à plaquer sur des styles. Ainsi Nik Bärtsch officiera-t-il en ce fameux dimanche de fête. Au programme, « l'extase par l'ascétisme », résume le compositeur, oxymore ambulant, et pourtant d'une grande cohérence esthétique. On lui doit notamment l'invention du « zen funk », groove hybride entre l'art du silence et la puissance du rythme. Féru de culture japonaise, il est aussi rigoureux comme les Suisses alémaniques peuvent l'être. À l'Exil, le club zurichois qu'il a fondé, Nik Bärtsch et les musiciens de ses différentes formations suivent une discipline rituelle : exercices de relaxation, répétitions minutieuses, concerts hebdomadaires. Comme pour la méditation, c'est par une pratique régulière que se gagne l'aisance nécessaire pour manœuvrer librement ses motifs. Ces « modules », structures simples numérotées pour en faire des morceaux, Nik Bärtsch les assaisonne différemment à chaque concert, guidé par la souplesse de son instrument, l'attention du public, l'énergie du lieu qui l'accueille : « Je ne fais pas autre chose qu'un interprète qui reprend des standards, à la différence que je les compose moi-même. À force de les fréquenter, je finis par m'en affranchir. » ■

Salomé Kiner écrit pour *Le Temps*, *Mouvement*, *Bolero*, *Swissquote* et *360°*. Elle est l'auteure des *Journées parfaites en Suisse* (Helvetiq).



Nik Bärtsch. © Martin Möll



Thomas Hauert, (*sweet*)(*bitter*). © Filip Vanzieleghm

À l'écoute du corps interprète

En quoi consiste l'interprétation ? Pour fouiller cette question, Thomas Hauert expérimente une incorporation de l'écoute musicale.

— Par Gérard Mayen

• DANSE

MARDI 23 ET
MERCREDI 24.05.17 / 20 H
Thomas Hauert
+ **Gabriel Schenker**

Thomas Hauert
(*sweet*)(*bitter*)
(solo, 2015, 30')

Concept, chorégraphie et danse :
Thomas Hauert / lumières :
Bert Van Dijck / costumes :
Chevalier-Masson / musique :
Claudio Monteverdi, Salvatore
Sciarrino

Production : ZOO/Thomas Hauert /
coproduction : Charleroi
Dances / avec le soutien de
la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
Pro Helvetia ; Vlaamse
Gemeenschapscommissie ;
Lotteriefonds des Kantons
Solothurn

Les 17 et 18 mai
Thomas Hauert présente
Inaudible au Centre Pompidou
et le 30 mai aux Rencontres
chorégraphiques internationales
de Seine Saint-Denis

■ Thomas Hauert fêtera l'an prochain les 20 ans de sa compagnie ZOO, avec huit danseurs. Parmi ceux-ci, la moitié figurait déjà dans l'effectif d'origine de la compagnie. Les quatre autres y œuvrent depuis huit à dix ans. Il ne s'agit pas ici de vanter des qualités humaines de fidélité dans la personnalité de Thomas Hauert, mais d'évoquer en quoi son travail artistique tient d'un approfondissement obstiné.

On ne relève que trois solos sur la vingtaine de pièces que ce chorégraphe a signées. Mais on se tromperait en les considérant comme des parenthèses solitaires, d'ordre autobiographique. Créé en 2015, aujourd'hui en tournée, (*sweet*) (*bitter*) est à reverser entièrement à ce registre d'approfondissement obstiné qu'on vient de mentionner.

Thomas Hauert composait ce solo alors qu'il avait en vue la création d'*Inaudible*, une pièce de grand format, qui en a pris la suite. Cette pièce à succès pousse à son comble la passion que nourrit Thomas Hauert, communiquée à ses interprètes, pour la rencontre entre danse et musique. Dès qu'on évoque cette constante majeure dans son travail, certains ne manquent pas de pointer, à ses débuts, son passage pour trois années dans les rangs de la compagnie d'Anne Teresa De Keersmaeker à Bruxelles. En quoi on court le risque de s'engager sur une fausse piste. Quand la chorégraphe flamande excelle dans l'analyse musicale pour tendre les lignes majeures de ses compositions dans l'espace, le chorégraphe suisse porte son attention ailleurs. On ne tiendra que pour anecdote biographique le fait qu'il ait beaucoup chanté et joué d'instruments, étant jeune. Ce qui attire fondamentalement Thomas Hauert vers la musique, c'est la question de l'interprétation.

Alors, on peut aborder (*sweet*) (*bitter*) comme un retour de ces questions vers son corps propre, avant qu'un projet de pièce de groupe déporte sa préoccupation vers d'autres interprètes. En musique, la focalisation sur

l'interprétation croule sous le sens. C'est une notion fouillée. Un exercice maîtrisé, souvent sous-tendu par l'existence d'une partition écrite. Mais en danse ? « Les danseurs ont du mal à se rendre compte de tous les paramètres qui animent le moindre geste », constate le chorégraphe. Il pointe « la complexité du mouvement humain, qu'on aura du mal à cerner au-delà des formes et des directions évidentes. Un nombre infini de beats, d'écarts, de variations y sont au travail. »

« Je parle moi-même de musicalité, de rythmes, de contrepoints, de timbres, lorsque je travaille en studio », relève-t-il encore, en constatant que la danse manque de vocabulaire spécifique et recourt à la terminologie musicale, quand il lui faut désigner cette grammaire de « tensions, de relâchés, accélérations, ralentis, accents, aller avec la gravité, aller contre, arrêts, attaques » dont la maîtrise experte, mêlée d'intuition inspirée, fera le « bon danseur ».

Sweet évoque la douceur, *bitter* l'âpreté. (*sweet*)(*bitter*) associe ces deux saveurs qui animent le madrigal baroque de Monteverdi : *Si dolce è'l tormento*. Si doux est le tourment... Une tradition d'amour courtois y est entretenue, où le sujet jouit de l'intensité de son sentiment amoureux, alors même que celui-ci n'est pas partagé, et relève d'un espoir à jamais déçu, mais alors toujours reconduit. Il y aurait là comme un vide fascinant, qu'agrippe le geste proliférant de Thomas Hauert, magnifiquement décrit comme « humble et ambitieux » par la critique Sylvia Botella.

En interprète musical, ce geste circule dans les espaces, que le chorégraphe et danseur aura générés à l'envi. Il remarque que ce texte, signé Carlo Milanuzzi, était antérieur à la composition de Monteverdi qui n'en donne donc qu'une interprétation. Pour son solo dansé, Thomas Hauert en fait entendre quatorze interprétations différentes, générant une houle de suspensions, d'arrêts et de relances, décoiffée par la tonalité plus âpre, et tonique, de cinq madrigaux contemporains du compositeur Salvatore Sciarrino. Par où l'interprétation ne saurait être de tout repos. ■

Gérard Mayen

Pulsations en volume

Gabriel Schenker fait entendre une pièce rare et complexe de musique contemporaine. Plutôt que la propager dans l'espace, son corps intérieur s'en fait l'instrument.

— Par Gérard Mayen

■ Pas de hasard quand Gabriel Schenker et Thomas Hauert se retrouvent au programme d'une même soirée. Chacun d'eux y performe en solo, sous sa propre signature. Chacun de ces solos procède d'une écoute musicale très fine. Plus largement, les parcours de ces deux artistes se tressent : Schenker est interprète d'autres pièces de Hauert. On repère leur tropisme bruxellois commun, du côté de l'école P.A.R.T.S. et d'Anne Teresa De Keersmaeker. Aujourd'hui en Suisse, à Lausanne, Gabriel Schenker assiste Thomas Hauert dans le développement du bachelor en danse contemporaine dont la célèbre école de la Manufacture a confié la direction à ce dernier. Il y a là une complicité artistique et intellectuelle profonde.

Mais les réalisations de Gabriel Schenker en tant que chorégraphe demeurent peu fréquentes : « Mon chemin principal est celui d'un danseur, d'un enseignant aussi, plus que d'un chorégraphe », assure-t-il. Dans cette position, sa connexion sur le corps est plus directe. C'est un corps de questions, qui se présente à lui : « Il me faut une question à la base d'un travail. Il n'en manque pas : le corps et la musique, le corps interagissant, le corps et l'intellect, le corps et le public. »

Élevé dans un milieu cultivé à Rio de Janeiro, piqué de goût du rythme dès l'adolescence dans un groupe de danses folkloriques juives, Gabriel Schenker s'oriente vite vers une carrière artistique de danseur. Au Brésil, il rejoint la fameuse compagnie de Deborah Colker, entre pratiques du cirque et danse néoclassique. Trois années lui suffisent à mesurer les limites d'une danse avant tout virtuose, disciplinaire, génératrice de blessures graves. Mais, hyper motivantes, ce sont, à 17 ans à peine, trois années de vie intégralement professionnelle, de tournées et d'émulation.

L'école P.A.R.T.S. à Bruxelles ouvrira la voie pour en sortir. C'est là un chantier de lourdes remises en cause : « Au vu de mon acquis, P.A.R.T.S. me paraissait techniquement basique. J'étais esthétiquement conditionné. Je ne comprenais pas bien. Il régnait une forte prégnance du langage, au point que cela intimide devant l'acte effectif de bouger. » Il ne vaut mieux pas l'oublier au moment d'observer l'actuel solo *Pulse Constellations*. Gabriel Schenker y retrouve une part de ses débuts : « Le goût pour le structuré, pour la forme, pour la virtuosité d'une motricité fine. »

Un dialogue entre Deleuze et Guattari, les Sciences de la vie, et Catherine Malabou : sous ce titre, Gabriel Schenker conduit aussi un master en philosophie, appuyé sur un projet artistique : *Moving-Thinking*. Expérimentant en studio, il y traite de connexions entre corps et esprit, de questions cognitives, de phénoménologie. « Comment se rejoignent, ou se séparent, des pensées en gestes et des pensées par le propos », résume-t-il. Créé en 2015, le solo *Pulse Constellations* en reste imprégné.

Ce travail s'appuie sur l'écoute de *Pulse Music III*, pièce peu connue que le compositeur contemporain de la côte ouest John McGuire signait en 1970. « Il n'est pas simple de comprendre comment elle est composée. On y perçoit des sessions plates, sans mouvement dans le temps, exposées bloc après bloc », décrit le chorégraphe, suggérant un jeu « par petits niveaux, tout étant mathématiquement construit ». Comment traduire cette

complexité dans le corps, toujours sollicité de manière simultanée sur deux niveaux – ou plus – que rien d'organique ne relie ? Une tension en émane, une tenue dans la durée, et pourtant tout un *groove* s'en dégage.

On croirait voir le musicien danser sa propre musique pour la générer. Plutôt que la déplier dans l'espace, c'est le corps intérieur qui en creuse les volumes. Cela se jouerait tout en intensités, plutôt qu'en extensions. Après tout, les notions de pulsation et de rythme ne sont pas totalement synonymes. Sur un fil « entre le dansable et l'audible », entre « le mathématique et l'organique », la pulsation creuse un volume, en trois dimensions, dont les linéarités rythmiques ne suffisent pas parfaitement à rendre compte. Même méthodique, un souffle du geste s'y fait étourdissant. ■

Gérard Mayen est critique de danse, basé à Paris et à Montpellier.



Gabriel Schenker, *Pulse Constellations*. © Bart Grietens

Marco Berrettini et Marion Duval, *Claptrap*. © Dorothée Thébert Filliger

Là où il n'est plus permis ni de croire ni de douter

Marion Duval et Marco Berrettini forment un couple aussi improbable que nécessaire, aussi incompatible que complémentaire. Ils sont si proches et pourtant si irréductiblement opposés. Avec *Claptrap*, ils nous invitent dans un parcours entre confessions et célébrations, entre amour et solitude, dans une ambiance aussi tendue que libératoire.

— Par Luca Depietri

● THÉÂTRE

DU MARDI 30.05 AU
VENDREDI 2.06.17 / 20 H
Marion Duval
Claptrap
(2016, 2 h 45 environ)

■ Le travail de Marion Duval doit beaucoup au courage de jouer avec le feu des émotions brutes. Telle une pyromane du plateau, elle tisse des situations impossibles à contrôler et n'en démord pas, quitte à se brûler devant nos yeux. Ce faisant, elle augmente les enjeux de ses pièces et la température dans la salle. Gêne, incrédulité, refus, pudeur, dégoût mais aussi empathie, foi, enthousiasme, intimité et amour font partie de la large palette de sentiments contrastés qu'une telle prise de risque permet d'éveiller auprès du public. Ce tourbillon d'états émotionnels hors contrôle est entretenu d'une manière à la fois précise et aléatoire, ce qui nous plonge dans une atmosphère instable, tantôt légère et gaie, tantôt pathétique et mélodramatique, tantôt jubilatoire, trash, dionysiaque.

Marion Duval est interprète et metteuse en scène. D'abord formée à la danse classique et contemporaine au conservatoire de Nice, elle sort diplômée en 2009

de la Manufacture (Haute école des arts de la scène à Lausanne). Depuis, elle est interprète pour Aurélien Patouillard, Joan Mompart, Barbara Schlittler, Robert Sandoz, Andrea Novicov, Dorothée Thébert et Filippo Filliger, YoungSoon Cho Jaquet ou encore le même, et toujours lui, Marco Berrettini.

Au centre de sa recherche, un intérêt presque obsessionnel pour la relation au public. Loin de se concentrer sur des formes participatives de théâtre, elle s'attache à remettre en question le rapport que la représentation théâtrale entretient avec la réalité. Son travail de création avec les acteurs se base sur la recherche d'enjeux réels, d'ancrages dans leur intimité ; il exige de leur part un goût pour la prise de risque, pour une exposition de soi aussi problématique que puissante.

Dans *Las Vanitas*, sa première mise en scène conçue en collaboration avec Florian Leduc, elle met en question le rapport entre présentation théâtrale et représentation de soi. La pièce s'articule autour d'un désaccord entre les actrices, d'une désolidarisation face au public visant l'instauration d'une ambiguïté entre réalité et fiction basée sur la mise en scène d'une véritable volonté de survie des personnages. Dans *Claptrap*, Marion Duval invite Marco Berrettini à jouer ce jeu de massacre du désaccord. Lui, enfant prodige dont la carrière s'étend sur plusieurs décennies, plusieurs pays (France, Suisse, Allemagne, Grande-Bretagne) et plusieurs territoires des arts vivants (performance, danse disco, classique et contemporaine, danse-théâtre, non-danse), qui a vécu le meilleur et le pire de son temps et de son art, qui a travaillé très tôt avec des grands maîtres tels que Hans Züllig et Pina Bausch, qui a su écrire son nom dans l'histoire de la danse, mais qui continue à tout risquer, tout gagner et tout perdre au nom de la recherche et de l'honnêteté intellectuelle, se prête au jeu avec le sourire un brin moqueur de celui qui en a vu d'autres.

parfois elle éclate en rigolade libératoire, histoire de relâcher les nerfs.

Les spectateurs auront leur spectacle. La magie du théâtre, semble nous dire Marion Duval, est le fruit d'un acte d'amour, la marque d'une générosité irrépensible dont les artistes nous font don. Il revient à nous, spectateurs et témoins, de savoir accepter ce cadeau, de vouloir l'ouvrir et se laisser toucher par ce qu'on y trouve. Le cas échéant, il est tout à fait légitime de nous forcer un peu la main.

Le final de la pièce ne manquera pas de nous mettre face à nos responsabilités, avec une séquence de débordement à la durée indéterminée. Là, la performance dépasse le cadre de la générosité pour entrer dans le domaine du sacrifice. Avec Berrettini dans le rôle du bourreau amoureux, Duval décide finalement de tomber dans son piège, d'enlever véritablement le filtre de la représentation théâtrale, de faire de la salle de théâtre un espace plus réel que la réalité elle-même. Il en résulte un j'accuse non censuré, camouflé en confession mythomane, rendant impossible la distinction entre authenticité et manipulation. Duval brûle et se laisse brûler sous nos yeux, elle performe et rend parfaitement visible la « tragédie de l'apparence » dont parle Giorgio Agamben, c'est-à-dire la vaine tentative de s'appropriier sa propre apparence. C'est dans cette ambiguïté entre le caractère incroyablement réel du personnage et la nature éminemment fictionnelle du sujet que nous laisse la pièce, nous abandonnant à un sentiment d'indécidabilité quant à la vérité ultime de ce à quoi nous avons été exposés.

Au final, *Claptrap* se refuse à toute tentative d'analyse faisant appel à la transcendance du spectateur face à une œuvre. Duval et Berrettini nous emmènent avec eux sur la surface aussi monodimensionnelle qu'ambiguë d'une narration retordue sur elle-même – un ruban de Möbius sur lequel, comme promis, « il n'est plus permis ni de croire ni de douter ». ■

Luca Depietri est philosophe et manager culturel. Il est cofondateur du KKuK à Vienne et chargé du Programme Amérique latine à Pro Helvetia.

Marion Duval et Marco Berrettini, *Claptrap*. © Dorothée Thébert Filliger

Atlas Folk

Le musicien chaud-de-fonnier Louis Jucker livre au printemps *L’Altro Mondo*, une collection de cinq disques enregistrés au fil des années, dont l’album *Gravels* créé entre la France et la Suisse avec son ami et voisin Charlie Bernath, qu’il viendra présenter à Paris au mois de mai.

— Par Coraline Aim

● MUSIQUE

JEUDI 4.05.17 / 20 H

Louis Jucker

& Charlie Bernath

Gravels

En marge du concert, Louis Jucker présente également son Folk-O-Mat, « une cabine d’isolement relatif pour intimité sonore en public ».

Louis Jucker : chant, guitare, harmonium, brocante
Charlie Bernath : Dobro, percussions et manipulations sonores

■ Après avoir publié plusieurs EP et deux albums, Louis Jucker continue d’explorer un univers intime aux harmonies minimalistes et *lo-fi*. Touche-à-tout, architecte, performeur, Jucker bricole des machines, des sons, des instruments, chantonne et fait du bruit. Il enregistre les sons qu’il fabrique sur un lecteur cassettes quatre pistes dans son grenier, dans des gares, au bord d’un lac ou au pied des montagnes. Mais avant tout, il collabore avec son entourage pour conter des histoires de mondes imaginaires en laissant chacun libre d’interpréter à sa guise. *L’Altro Mondo* réunit quatre années d’enregistrements et quarante chansons sur cinq disques différents et singuliers. Il est surtout la continuité de travaux sans cesse renouvelés. Une histoire d’échanges et de discussions permanentes, de succession d’idées et de bricolage poétique qui s’est faite au gré et au fil des voyages et des rencontres. Tel un long document et sous un format peu habituel, le quintuple disque est un album d’images et de poésies sonores, dont Jucker se veut être le chef d’orchestre.

L’Altro Mondo ouvre avec *Gravels*, le disque personnel et doux de Louis Jucker et de l’instrumentiste Charlie Bernath, qui vivent tous deux à Lausanne, à la même adresse : « Charlie est mon voisin de palier, on s’est rencontrés parce qu’on habite en face l’un de l’autre. C’est important dans le cadre de ce projet qui a pour but de faire de la musique avec des gens, avant tout parce que je les aime bien. » Ils ont tous deux travaillé sur la musique occulte de la pièce d’Augustin Rebetez, *Rentrer au volcan*. Alors qu’ils se retrouvent dans un chalet dans le Valais, Jucker et Bernath commencent à écrire *Gravels* pour le finir quelques mois plus tard dans une chambre de la Cité des Arts, à Paris, durant l’été 2015. « *Gravels*

est une œuvre à deux. Sur ce disque, toutes les impulsions des morceaux viennent de Charlie. Mais ce n’est pas pour autant qu’il en faisait des chansons, c’était à moi de les transformer en chansons », explique Jucker. Les deux musiciens décrivent leur disque comme une sorte de station spatiale où ils auraient déposé leurs guitares et leurs jouets sonores ; un espace fantastique auquel l’auditeur essaie de se connecter dès les premières notes de l’intro.

Outre un vaisseau dans l’espace, *Gravels* trace des chemins sur une carte comme si des routes étaient crayonnées au hasard, comme une balade en ville où chacun dessinerait ses propres rues. Le disque ouvre avec le morceau « Guidelines » qui invite celui qui l’écoute à se cacher dans une ville imaginaire où les maisons sont à l’envers : « Pour moi, *Gravels* est une manière de tout faire à tâtons. On se promène dans un univers sans véritablement savoir où nous allons, où chacun aurait ses cartes secrètes en essayant de savoir comment ça va se passer, avec l’idée de faire quelque chose de simple et de s’en sortir à plusieurs. » Avec des chansons brutes aux résonances instinctives et au grain rugueux, Louis Jucker fait écho à ses premiers albums. Il y est toujours question d’atmosphère *lo-fi*, de motifs perdus et maîtrisés à la fois dans un flot de bruits discrets et de sonorités parfois désordonnées. Des sons mystérieux dus aux expérimentations de son auteur qui cherche à rendre sa part de mystère aux bruits qu’il capte au milieu des lieux où il enregistre ses chansons, loin des studios aseptisés. « Il y a toujours un arrière-fond. Il y a des bruits de radio, de claviers, d’échos de bande, des sons qui traînent, il y a beaucoup de grain dans ce disque. »

Gravels est moins naïf et plus apaisé que les précédents albums. Louis Jucker prend un tournant, plus assumé, sans pour autant laisser derrière lui son univers étrange et onirique pour manipuler et modeler des histoires sombres et douces à la fois. En attendant le concert au CCS, Jucker et Bernath se sont installés à la ARC Artist Residency à Romainmôtier, le village le plus paisible de Suisse, pour créer un nouveau refuge et donner une traduction nouvelle à ce disque et le monter sous la forme d’un concert « spatiale-folk » inédit. ■

Coraline Aim est journaliste et écrit sur les musiques actuelles. Elle travaille comme médiatrice culturelle pour des collections privées d’art contemporain.



Charlie Bernath et Louis Jucker. © Augustin Rebetez

Festival Extra Ball

Corps habités, politiques ou hypersexualisés, verbe sculpté, avatars multiples, amours nostalgiques et amours tarifées : pour la neuvième édition de son festival « indisciplinaire », le CCS donne carte blanche au festival Les Urbaines de Lausanne, qui vient de fêter ses 20 ans d’existence. — Par Patrick de Rham et Ysaline Rochat



MER 12 – SAM 15.04

Festival Extra Ball 2017

Carte blanche au festival
Les Urbaines, Lausanne

Programmation :
Patrick de Rham et Ysaline Rochat

Nous profitons de cette occasion pour réunir des artistes emblématiques de la programmation des dernières éditions des Urbaines, festival dédié uniquement aux esthétiques émergentes de l'ensemble des disciplines artistiques, laboratoire public d'une relève porteuse de sensibilités très contemporaines. Une opportunité unique de découvrir une famille d'artistes suisses et européens, singuliers et aventureux, et dont la force de propos sonde notre présent. Des artistes porteurs de nouveaux enthousiasmes, de revendications ancrées dans le vécu, de démarches identitaires, sociétales, transgressives ou transversales. Bref : de saines remises en question de nos croyances culturelles.

Patrick de Rham a dirigé Les Urbaines de 2007 à 2016. Il est le nouveau directeur de l'Arsenic à partir du 1^{er} juillet 2017.

Ysaline Rochat, en duo avec Samuel Antoine, dirige Les Urbaines dès l'édition de 2017.

MERCREDI 12 / 18 H 30 – 23 H 30
ET JEUDI 13.04 / 18 H 30 – 00 H 30



© Rodriguez-Clement-Vollschlag

MERCREDI 12 ET JEUDI 13.04
DÈS 18 H 30

Raphael Defour (FR)

Da Love Tape (2013, en continu)

De et par : Raphael Defour

« Et à la fin de la journée, elle s'est retournée... et je suis tombé amoureux tout de suite. » Trop timide pour draguer les filles, Raphael Defour leur offrait jadis des mixtapes enrichies d'anecdotes personnelles qu'il bricolait dans sa chambre. Des paroles de dur sur des tubes cool comme esquives à la confession frontale, que ce comédien à l'intersection du cinéma d'auteur et de la musique *noise* remet en scène aujourd'hui. Frime, frustration, flamboyance de l'adolescence : *Da Love Tape* est une performance autobiographique, reconstitution radicale d'un mal qu'on croyait alors profond.



© Søren Aagaard

MERCREDI 12
ET JEUDI 13.04 / 19 H 30

Contemporary Cruising (CH/HR)

Complete Body (création, 15')

Concept : Contemporary Cruising (Tomislav Feller et Manuel Scheiwiller) / œuvres de Vava Dudu, Dorota Gaweda & Egle Kulbokaite, Yngve Holen, Ceylan Öztürk

Avec *Complete Body*, Contemporary Cruising propose une exposition collective sous l'angle de la performance. Dans un dispositif scénographique puissant et esthétisant, deux bodybuilders réalisent une chorégraphie atmosphérique. Sur leur corps devenu musée éphémère, des œuvres d'artistes sont exposées. Brève apparition musicale et visuelle, *Complete Body* flirte avec les limites des disciplines artistiques et interroge les notions de sculpture, de rapport au corps, de culture populaire ou encore de genre.



© Dorothée Thibert

MERCREDI 12
ET JEUDI 13.04 / 20 H

Laetitia Dosch (FR/CH)

Un album (2015, 75')

De et par : Laetitia Dosch / co-mise en scène, aide à l'écriture : Yuval Rozman / scénographie : Nadia Lauro / lumières : Jonas Bühler / production : Viande hachée du Caire et Viande hachée des Grisons / coproduction : le phénix – scène nationale de Valenciennes ; Arsenic – centre d'art scénique contemporain, Lausanne ; Centre culturel suisse Paris

Au cours d'un one woman show d'une rare émotion, Laetitia Dosch incarne, de manière furtive, amis, famille, voisins et quidams, passant de l'un à l'autre dès que l'on a saisi l'essentiel, traquant les détails, les tics, les lâchetés, petits pouvoirs et gros mensonges. Dans une interprétation dont l'exigence répond à celle de l'artiste, elle s'attache à cette humanité qu'elle voudrait réveiller, qu'elle espérerait à la hauteur de ses enjeux. Le spectateur, quant à lui, aura l'occasion de bien mieux sortir de cette aventure en définitive funeste : paradoxalement plus humain, optimiste, fier et ambitieux.



© Raphael Hadad

MERCREDI 12
ET JEUDI 13.04 / 21 H 45

Daniel Hellmann (CH)

Traumboy (2015, 85')

De et par : Daniel Hellmann / dramaturgie : Wilma Renfordt / décors et costumes : Theres Indermaur / son et musique : Leo Hofmann / lumières : Gioia Scanzi / une production 3art3, en coproduction avec Gessnerallee Zürich et Festspiele Zürich

Daniel Hellmann est un travailleur du sexe. Dans son solo *Traumboy*, il parle de ses expériences en tant que prostitué. Sans gêne, honnête et de façon interactive. Il nous dit pourquoi il a choisi ce métier, décrit ses clients et leurs demandes. Dans la vie privée, il garde le secret sur ce travail d'appoint. *Traumboy* interroge la morale, les peurs, les fantasmes et les contradictions d'une société tout à la fois hypercapitaliste et hypersexualisée.

Lors d'une table ronde, après la représentation du jeudi, des travailleuses et travailleurs du sexe parleront de leur profession et répondront aux questions du public.

VENDREDI 14 / 19 H – 23 H 30
ET SAMEDI 15.04 / 16 H – 22 H 30



© Lukas Beyeler

VENDREDI 14 / DÈS 19 H
ET SAMEDI 15.04 / 16 H – 18 H
PUIS 19 H – 21 H

Lukas Beyeler (CH)

Parodius (création, en continu)

Concept de la performance-installation : Lukas Beyeler / performers : Ivan Blagajcevic, François Sagat, Rocco Schira / costumes : Apparel K

Pour Extra Ball, Lukas Beyeler crée *Parodius*, une performance-installation mettant en scène trois personnages dans un décor de studio photo. En contradiction avec l'image glacée que donnent à voir les photographies de studio, cette configuration *live* ne laisse pas la possibilité de tricher. Dans un excès de poils, de muscles ou de féminité, les trois modèles masculins occupent l'espace dans des bodys ultra pop.

Avec l'iconique et sulfureux François Sagat, ainsi que Rocco Schira et Ivan Blagajcevic.



© Pamina de Coulon

VENDREDI 14 / 20 H
ET SAMEDI 15.04 / 18 H

Pamina de Coulon (CH)

FIRE OF EMOTIONS: THE ABYSS (2017, 75')

De et par : Pamina de Coulon / production et diffusion : Sylvia Courty – Boom'structur / création lumières et régie générale : Alice Dussart & Vincent Tandonnet / conception rocher : Atelier Goupie Goupek / production : Bonne Ambiance et Boom'structur / coréalisation : TU – Théâtre de l'Usine, Genève / coproduction : Arsenic – centre d'art scénique contemporain, Lausanne

Entièrement fondés sur un flot de paroles continu, les essais parlés *FIRE OF EMOTIONS* de Pamina de Coulon brisent le rythme qui exclut la pensée. Une idée centrale au sein d'une cartographie de concepts, une attitude envers les idées et une appréhension du savoir comme expérience matérielle du monde. Dans *THE ABYSS*, deuxième partie de la saga, elle navigue à vue : la mer, ses traversées, nos naufrages et nos migrations. Toutes les conditions objectives sont réunies pour plonger dans les profondeurs et y découvrir une vie autre tout à fait désirable. Entre monstres marins et plancton temporaire, une apnée salutaire pour attirer notre attention sur la coexistence de tous les existants. « Mach kaputt was dich Kaputt macht! »



© Kelly Rodriguez

VENDREDI 14 / 19 H 30
ET SAMEDI 15.04 / 17 H

Renée van Trier (NL)

KEEP SHTUM (création, 15')

De et par : Renée van Trier

Impertinente, Renée van Trier s'amuse à explorer des personnages aux tonalités vocales et plastiques diverses, entre mythologie personnelle et grandes figures de la culture de masse. Un contraste faussement naïf, un mélange adroit de créativité et de folie, un véritable manifeste pour un art décomplexé.

SAMEDI 15 UNIQUEMENT



© Anne Rochat

SAMEDI 15.04 / 16 H – 18 H

Anne Rochat (CH)

Doris Magico, Back on the Wall

(création, étape de travail, en continu)

De et par : Anne Rochat

Après avoir traversé à la nage le lac de sa vallée natale, pendant cinq heures, pour Extra Ball 2016, Anne Rochat commence une série de performances sur la marche. Première étape : la Chine, qu'elle est actuellement en train d'arpenter, avec comme but de produire une vidéo par jour. Cette artiste à la pratique souvent radicale nous envoie pratiquement en temps réel les premières vidéo-performances de cette série.



© Tarik Hayward

SAMEDI 15.04 / 16 H – 21 H

Sophie Ballmer et Tarik Hayward (CH)

The Never Ending Honeymoon

(création, en continu)

De et par : Sophie Ballmer et Tarik Hayward

« Nous sommes seulement des sculptures humaines dans la mesure où nous nous levons tous les jours, marchons parfois, lisons rarement, mangeons souvent, pensons toujours, fumons modérément, prenons plaisir au plaisir, regardons, nous détendons pour voir, aimons à la nuit tombée, trouvons de l'amusement, encourageons la vie, combattons l'ennui, sommes naturels, rêvons en plein jour, voyageons avec les voyageurs, dessinons à l'occasion, parlons légèrement, buvons du thé, nous sentons fatigués, dansons de temps à autre, philosophons beaucoup, ne critiquons jamais, sifflons mélodieusement, mourons très lentement, rions nerveusement, saluons poliment, et attendons que le jour se lève. » La citation du duo d'artistes Gilbert & George pourrait servir de trame de fond au projet proposé par Sophie Ballmer et Tarik Hayward pour Extra Ball. *The Never Ending Honeymoon* – installation performative ancrée dans le sensible – est un bar où les deux artistes vous serviront les boissons usuelles.

Mesures et transitions

Passionné de musique, le graphiste Laurent Benner conçoit des projets audacieux qui ont la rigueur suave d’une boîte à rythmes. Depuis cinq ans, il est également membre du jury des Swiss Design Awards. — Par Joël Vacheron

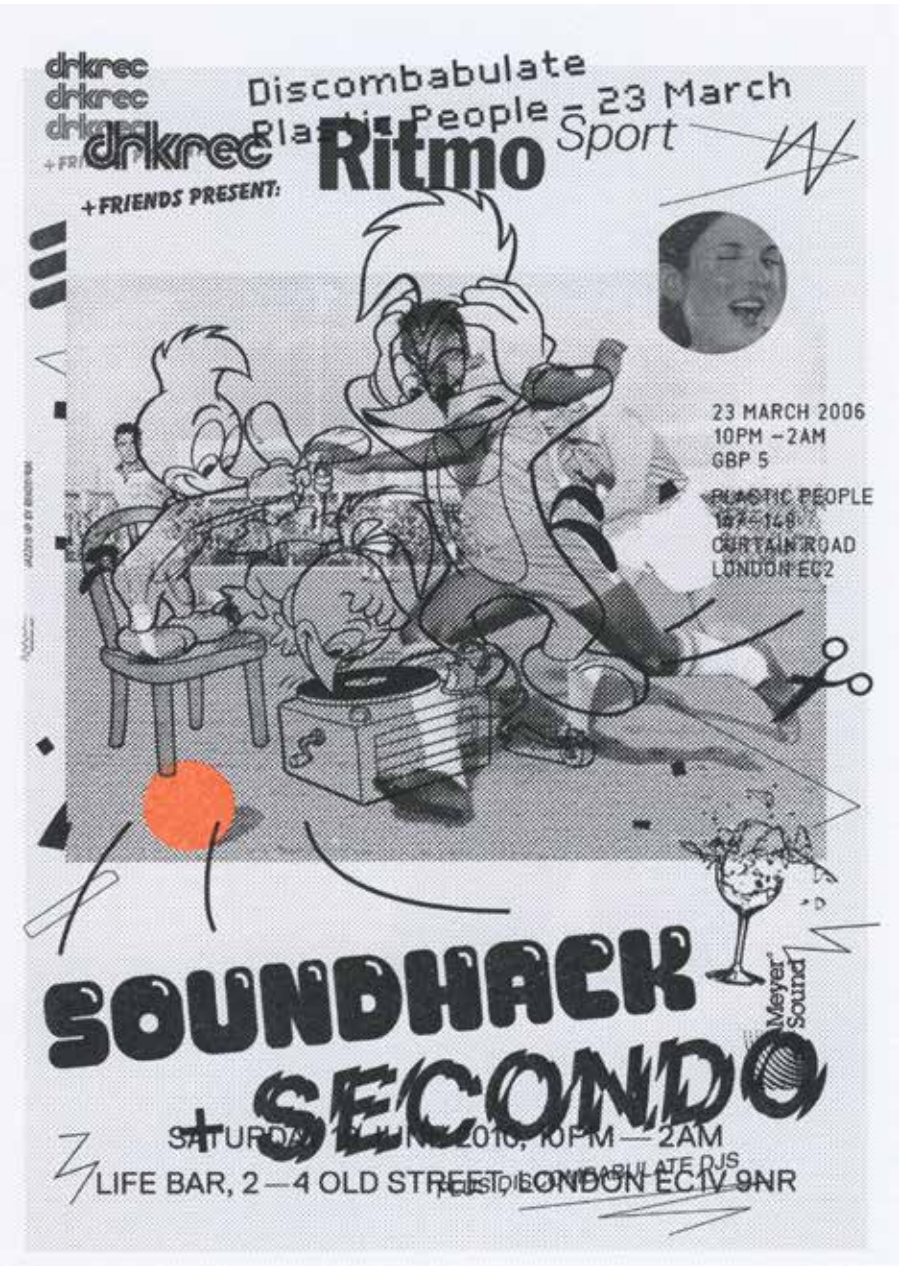
GRAPHISME

MARDI 09.05.17 / 20 H

Laurent Benner

Conférence en anglais

■ Selon certaines écoles de pensée, rien n’est stable et immuable. Tout est amené un jour ou l’autre à disparaître ou à se transformer et il ne fait aucun doute que Laurent Benner fait l’expérience de cette condition transitoire. Sous la pression croissante du marché immobilier, il a récemment déménagé de l’appartement qu’il occupait depuis quinze ans dans le quartier londonien de Old Street. À cela s’ajoutent quelques soucis techniques : « Toutes mes archives ont été effacées de manière irrémédiable, lance-t-il avec aplomb, mais il me reste toujours les publications imprimées et c’est de loin le plus important ! » Autant d’imprévus qui impliquent de relever toute une série de challenges intéressants



Poster pour *Discombabulate and Ritmo*, Londres, 2006/2010. © Laurent Benner

et qui encouragent à improviser et à trouver des idées beaucoup plus concrètes par rapport à la manière de présenter son travail.

Depuis l’adolescence, Laurent Benner nourrit une passion pour la musique en provenance de Grande-Bretagne, en particulier tout ce qui touchait à la culture club. « Londres m’attirait comme un aimant » et, en 1993, ses études obligatoires à peine terminées, il quitte Zurich pour se plonger dans l’effervescence de la capitale britannique. Il lance le label Dreck Records et organise de nombreuses soirées avec Radovan Scasascia, son ami et collaborateur de longue date. À travers la réalisation de pochettes de disques, de posters, de flyers, etc., cette passion pour la musique n’a jamais cessé de rythmer ses activités et sa sensibilité. Ses compositions s’apparentent à des ambiances sonores ou à des partitions musicales. Les nombreuses collaborations avec Christian Marclay constituent des archétypes de cette combinaison du sonique et du graphique. Comme pour une improvisation, Laurent Benner joue avec les standards avec tellement d’aisance et de virtuosité qu’on finit par oublier la somme de travail et d’obstination que cela nécessite.

Swiss Connection

Bien qu’il ait été formé au graphisme à Londres, notamment à Central Saint Martins et au RCA, Laurent Benner a toujours conservé des liens étroits avec la Suisse. Notamment grâce à la relation avec son mentor, Cornel Windlin, chez qui il faisait des stages pendant les vacances d’été, ou encore grâce à son étroite collaboration avec l’imprimeur Erich Keiser de l’imprimerie Odermatt. Dans le même temps, il a travaillé avec des designers anglais comme Michael Marriott, en particulier sur des projets d’exposition, ou Jonathan Hares avec qui il réalise trois catalogues pour le concours Les plus beaux livres suisses entre 2004 et 2006. « C’est un moment charnière, car nous avons poussé le processus de fabrication d’un livre à son paroxysme », ceci en questionnant notamment le degré d’implication du designer dans un projet. Le catalogue reproduit à l’identique huit pages extraites de chaque livre primé, soit une trentaine au total. Toute la complexité tient au fait que chaque folio était imprimé chez les imprimeurs, et avec les papiers initiaux, pour être ensuite relié dans le catalogue. Son rôle visait par conséquent surtout à gérer toute une série de procédures et de contraintes de production complexes auprès de différents imprimeurs : « Cela peut sembler un peu fou, mais au final c’est tout à fait logique. Pourquoi faudrait-il rajouter une couche de design à des productions graphiques qui ont déjà été sélectionnées pour leur excellence ? » Une économie de moyens qui continue de guider sa vision du design : « si le matériel est bon, il ne faut rien ajouter ». Ce projet s’inspire de la musique minimaliste, en particulier de compositeurs comme La Monte Young ou Steve Reich qui questionnaient le rôle de l’artiste dans un processus de création. Comme eux, Laurent Benner cherche surtout à vivre en harmonie. Au-delà des aléas du quotidien, il aborde le design avec beaucoup d’ouverture et toujours plus de sagesse. ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.



Noëlle Revaz. © Hélié/Gallimard

Écrire, c'est ouvrir des possibles

Noëlle Revaz publie *Hermine Blanche*, vingt-neuf nouvelles parfois proches du conte : un autoportrait en mosaïque qui marie l'humour et l'étrange. Rencontre. — Par Anne Pitteloud

• LITTÉRATURE

SAMEDI 27.05.17

17 H - 22 H

Noëlle Revaz

Dans le cadre de la 5^e Nuit de la littérature organisée par le Forum des instituts culturels étrangers de Paris (FICEP)

Lectures à 17h, 18h, 19h, 20h, 21h et 22h, par l'auteure

La 5^e Nuit de la littérature aura lieu dans le quartier Ménilmontant/Belleville. Adresse exacte à venir sur ccsparis.com et ficep.com



rêveuse et d'assurance. Femmes absentes ou endormies, enfants, attente, relations entre les sexes en forment les motifs chamarrés. Ainsi que la présence de la nature : la nouvelle « À la ferme » est d'ailleurs à l'origine de son premier roman *Rapport aux bêtes* (Gallimard, 2002), où elle inventait la langue d'un paysan rustre qui parlait de sa femme comme de ses vaches.

Tous ses textes travaillent la langue. Noëlle Revaz porte une attention fine à sa musique, à son tempo, à la voix. Plusieurs d'entre eux ont été écrits pour la radio : de 1995 à 1996, après ses études de lettres à Lausanne, la jeune femme née en 1968 en Valais livre chaque semaine une nouvelle sous le pseudonyme de Maurice Salanfe. Elle cherche alors à se libérer du bon français, ce « beau style » inculqué par ses lectures. C'est après la pause estivale que se produit le déclic : elle commence à écrire à la première personne et au présent, ce qui transforme radicalement rythme et syntaxe.

Pendant les dix ans qui suivent, elle n'écrit que des monologues. Certains de ses textes ont été adaptés pour le théâtre et elle-même se produit sur scène avec son compagnon, le poète alémanique Michael Stauffer, au sein du duo Nomi Nomi qui joue avec les genres et les langues – le couple vit dans la bilingue Bienne, où elle enseigne l'écriture à l'Institut littéraire. Oralité toujours avec le collectif d'auteurs et musiciens suisses Bern ist überall, qu'elle a quitté en juin dernier : pendant huit ans, elle y écrit pour la scène des textes courts pleins d'humour sur les petits paradoxes de la vie. « Mais je ne me renouvelais plus assez, et je voulais me recentrer sur l'essentiel et l'écriture de textes longs après la naissance de mon fils. »

Un événement qui lui a donné de la force et des idées, dit-elle. « Je suis plus créative et légère. » On devine l'enfance toujours vive en elle, la fraîcheur du regard, une légère distance au monde où se glisse l'humour, qui traverse ses textes. C'est qu'il ne faut pas prendre l'écriture – et la vie – trop au sérieux. « L'humour est aussi une élégance qui évite de tomber dans le cliché. » Comme dans l'histoire d'amour d'*Efina* (Gallimard, 2010), ou dans *L'Infini livre* (Zoé, 2014), satire mordante du discours médiatique autour des livres qui reste à la surface. « On n'a plus le temps de la profondeur. »

Or écrire demande ce temps long, le sujet appelant à chaque fois sa langue propre. L'imparfait de *L'Infini livre* la « contamine » encore, dit-elle. « L'écriture impose de se jeter à l'eau, elle est un processus qui ouvre des portes intimes, imprévues. » Dans cette aventure, le dispositif du style est autant un garde-fou qu'une bride : « J'aimerais maintenant oser une langue plus simple et transparente afin de découvrir des choses encore plus inattendues. » Car c'est pour cela qu'elle écrit : apprendre ce qu'elle ne savait pas et créer des possibles. ■

Noëlle Revaz, *Hermine Blanche et autres nouvelles*, Gallimard, 2017, 278 pp.

Anne Pitteloud est journaliste littéraire au *Courrier* et auteure (*En plein vol*, nouvelles, Ed. d'autre part, 2016 ; *Catherine Safonoff, réinventer l'île*, essai, Ed. Zoé, 2017).



Jérôme Meizoz. © DR

Deux Suisses face à la théorie du genre

Jérôme Meizoz, sociologue et écrivain, et la romancière Pascale Kramer, Grand Prix suisse de littérature 2017, abordent la question de la construction de l'identité sociale. — Par Isabelle Rüf

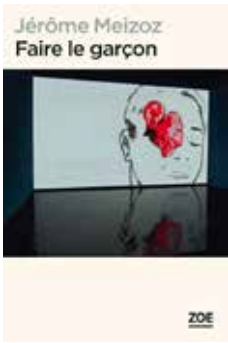
• LITTÉRATURE

MERCREDI 07.06.17 / 20 H

Pascale Kramer

et Jérôme Meizoz

Rencontre animée par Marie-Madeleine Rigopoulos, chroniqueuse littéraire au magazine *Transfuge*



■ À la page 51 de *Faire le garçon*, Jérôme Meizoz cite un manuel scolaire français récent : « Le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou de féminin [...] ». En 2010, une liste de députés UMP demande le retrait de la « théorie du genre » véhiculée par des affirmations comme celle-là. L'identité sexuelle est-elle une construction culturelle ou une donnée de la biologie ? C'est justement ce que Meizoz interroge dans *Faire le garçon* (Zoé, 2017). Il choisit le biais de la fiction, avec un double récit en fragments alternés. L'un, intitulé « Enquête », parle d'un gamin qui a grandi sans mère, à côté d'un père muré dans le silence et ancré dans les stéréotypes virils, dans un milieu catholique, conservateur, paysan et ouvrier. L'autre, « Roman », montre un jeune homme fragile, qui choisit de gagner sa vie en exerçant « le plus vieux métier du monde », généralement dévolu, dans nos sociétés occidentales, aux homosexuels et aux femmes. Lui, propose, sans passion et avec restriction, ses services sexuels à des dames insatisfaites. Mais ce sont plutôt des gestes de tendresse et une écoute que ses clientes recherchent, elles voudraient « le droit à la caresse ».

« On ne naît pas femme, on le devient », disait déjà Simone de Beauvoir. Et homme ? Un cantique suisse déclare que « dans nos cantons chaque enfant naît soldat ». Le héros d'« Enquête », lui, veut avant tout échapper à l'usine et à la ferme. Tel l'auteur, il a choisi la voie des livres et de l'université. Dans le Valais de l'auteur, au milieu du siècle dernier, comme dans beaucoup d'autres campagnes, ce choix éveille une méfiance teintée de respect. Le monde des filles et celui des garçons sont encore strictement séparés, l'Église et l'École y veillent. Les garçons font du sport, plus tard, ils seront chasseurs, ils apprendront à boire et aimeront les voitures. Les filles jouent à la poupée et se préparent à élever une

famille, avec la pudeur qui leur sied. Sociologue de la littérature, écrivain, Jérôme Meizoz, qui a étudié avec Pierre Bourdieu, sait comment se manifeste la domination masculine. Il connaît de l'intérieur le monde où ont grandi ses deux personnages.

Si *Faire le garçon* interroge expressément la fabrique de la virilité, les livres de Pascale Kramer n'évoquent pas directement la notion de genre, mais à considérer l'approche de la romancière d'origine suisse, il apparaît que les deux auteurs ont beaucoup à échanger. Pascale Kramer vient de recevoir le Grand Prix suisse de littérature pour l'ensemble d'une œuvre importante, d'une grande cohérence, qui en dit beaucoup sur notre temps. Elle dit « s'intéresser surtout aux gens normaux, aux êtres sans ego, bruts de fonderie, qui n'ont pas une conscience trop élevée d'eux-mêmes ». Mais la normalité est un état fragile, à la marge duquel on glisse facilement, surtout quand on n'a pas les outils du langage pour analyser sa situation. C'est le cas de beaucoup des personnages si attachants de Pascale Kramer. Des femmes qu'on a programmées pour un rôle qui ne tient pas ses promesses, comme la gamine désemparée de *L'adieu au Nord*, la jeune mère de *L'implacable brutalité du réveil*, celle qui a perdu ses enfants dans *Les vivants* et qui, dans son malheur, ne sait pas communiquer avec le père, aussi enfermé dans son statut viril qu'elle dans sa féminité ravagée.

Dans *Gloria*, l'héroïne, apparemment marginale et paumée, se révèle être une femme puissante, apte à manipuler ceux qui prétendent la domestiquer. Alors que le père de son enfant, un immigré arabe dépouillé de la dignité que donne le travail, tente de s'occuper de sa petite fille en dehors des schémas patriarcaux. Et que le travailleur social qui prétend aider Gloria peine à se maintenir lui-même à flot dans un monde où les rôles ne sont plus distribués aussi nettement. À plusieurs reprises, Pascale Kramer a côtoyé des gens en grande précarité économique et sociale. Son dernier livre en témoigne directement. *Chronique d'un lieu en partage* (Éditions de l'Atelier, 2017) est un reportage sur un couvent transformé en un lieu d'accueil laïc où règne une grande hétérogénéité sociale : retraités, SDF, personnes en rupture sociale, volontaires. Une utopie qui représente un creuset où les rôles traditionnels sont remis en question. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.



Pascale Kramer. © David Ignaszewski-Flammarion

La scène musicale suisse dans tous ses états

Le Prix suisse de musique, décerné depuis 2014 par l’Office fédéral de la culture (OFC), a été mis sur pied pour récompenser « la création musicale suisse exceptionnelle et novatrice ». Chaque année, quinze musiciens sont primés dont un reçoit le grand prix : ce furent, en 2014, Franz Treichler, chanteur des Young Gods, en 2015, le compositeur Heinz Holliger et en 2016, la chanteuse Sophie Hunger. — Par Olivier Horner

MUSIQUE

MARDI 16, MERCREDI 17
ET JEUDI 18.05.17 / 20 H
Prix suisse de musique :
immersion

■ À Paris, sept des quarante-cinq lauréats de ces trois dernières années donnent le ton de l’étendue d’une scène musicale suisse. Martine Chalverat, responsable de la musique à l’Office fédéral de la culture, a concocté un programme en étroit dialogue avec le CCS.

Colin Vallon

À 37 ans, il est désormais l’une des figures de proue de la scène jazz suisse. Le pianiste vaudois Colin Vallon, qui a signé avec le prestigieux label de jazz ECM sur lequel il vient de publier son troisième album en trio, *Danse*, est un virtuose doté d’une incroyable sensibilité et maturité artistiques. Malgré la complexité rythmique de ses morceaux, il joue pourtant à l’instinct et revendique une maîtrise charnelle de la musique.

Toujours limpide et expressif, mais jamais démonstratif, celui qui fait partie du quartet de la chanteuse helvético-albanaise Elina Duni et de celui du saxophoniste genevois Nicolas Masson s’est aussi produit aux côtés de Tom Harrell et de Kenny Wheeler.

Son sens des détails, de l’infinimental, des mélodies ressassées et reformulées, fait merveille. Les atmosphères nébuleuses ou lumineuses de son répertoire qui puise aux sources classiques (Bach), contemporaines (Cage, Boulez, Ligeti) et jazz (Bill Evans, Keith Jarrett, Brad Mehldau) touchent durablement.



Colin Vallon Trio. © Mehdi Benkler



Reverend Beat-Man. © Daniel Desborough

Reverend Beat-Man

De New York à Tokyo, de Moscou à Sao Paulo, il est connu comme le loup blanc sous le patronyme de Reverend Beat-Man. Patriarche du label Voodoo Rhythm Records (Reverend Deadeye ou Bob Log III), du son et des esthétiques *fifties* et *sixties* depuis plus de trente ans, Beat Zeller de son vrai nom, s’est autoproclamé « roi du rock’n’ roll primitif et du trash blues ».

En missionnaire, il parcourt le monde en répandant sa sauvage bonne parole avec pour seuls instruments une guitare, une boîte à rythmes et sa voix grave. Après avoir fondé The Monsters au milieu des années 1980, groupe dont les 45 tours rendaient hommage au rockabilly des Stray Cats et des Meteors, Reverend Beat-Man préfère désormais des prêches blues-punk-rock plus hallucinés et décapants où prédominent autant les excès que l’humour grand-guignolesque.

Norbert Möslang & Julian Sartorius

Un luthier devenu inventeur éclairé. Durant trente ans, maître de la « musique de bruits » aux côtés d’Andy Guhl au sein de Voice Crack (1972-2002), Norbert Möslang s’est imposé grâce à des produits ou composants électroniques bon marché (téléphones, interrupteurs ou lampes de poche) transcendés en source de poésie infinie. Un concept, le « hardware hacking », qui l’a rendu célèbre jusqu’au Japon et aux États-Unis, en sus de ses BO de films et stupéfiantes installations sonores.

Né en 1952 à Saint-Gall, le musicien s’est attaché à toujours révéler les vibrations secrètes qui nous entourent, en couplant l’ingénierie à une bonne dose de sens poétique. Et parvient à « casser » la fonction prévue des objets pour en faire des instruments de musique qu’il remodèle et réorchestre.

S’il est capable de faire chanter une brosse à dents électronique ou une chasse d’eau, Julian Sartorius est avant tout un prodigieux batteur et percussionniste. Le Bernois d’adoption vit, respire et transcende le rythme, qu’il épaulé un trio jazz (Colin Vallon) ou un projet electro-pop (Merz), enregistre Sophie Hunger ou joue à ses côtés, invente d’étonnantes et délicieuses architectures sonores en solo. Salués en Suisse comme ailleurs, sa créativité et son goût pour l’expérimentation, semblent promis à une belle histoire sans fin. Le musicien né à Thoune en 1981 possède un rare sens de la nuance rythmique, développé notamment auprès de Pierre Favre et de Norbert Pfammatter dans les écoles de jazz de Lucerne et de Berne. Mais son jeu aujourd’hui peu académique, lui, aspire au changement, à l’évolution permanente, aux échappées belles et chemins de traverse. Möslang et Sartorius unissent leurs créativité débriées dans un projet inédit entremêlant subtilement improvisations, installations sonores et mélodies.

Bombers

Le musicien et plasticien lausannois Christian Pahud est aussi passionné qu’hyperactif. À l’initiative de plusieurs groupes reconnus en Suisse comme à l’étranger tels que Honey For Petzi, Larytta et désormais Bombers, cet autodidacte de la batterie développe en parallèle des recherches sonores et des projets solos orientés principalement vers la musique électronique. Curieux de tout, jamais rassasié, cet ex-étudiant de l’ECAL a créé des performances et installations sonores et collaboré avec différents plasticiens, musiciens et chorégraphes (Francis Baudevin, Christian Marclay, Rhys Chatham, YoungSoon Cho Jaquet ou La Gale).

Bombers, son nouveau projet musical, expérimente en trio – avec Michel Blanc et Mark Blakebrough – des sonorités kraut et noisy dans une pure démarche analogique, à l’aide d’une armée de synthés et d’une unique batterie. Une ode vivifiante au Moog et aux synthés analogiques, qui revêt parfois des airs de messe solennelle.



OY. © Sash Seurat Samson



Julian Sartorius. © Mehdi Benkler

Greenwoman, un projet de Malcolm Braff

Considéré par de nombreux musiciens comme une sorte de gourou ou de parrain du jazz suisse, il s’affirme depuis plus de vingt-cinq ans comme une personnalité musicale hors norme. Son aura d’ermite ébouriffé, reconnaissable loin à la ronde, Malcolm Braff l’avait façonnée à l’aide de quelques exploits, dont ces 24 heures de musique ininterrompue dans un temple de la ville de Vevey et un concert avec piano suspendu à une montgolfière.

Né à Rio de Janeiro en 1970, tombé dans la musique à Dakar, il avait débarqué en Suisse à l’âge de 13 ans chargé d’un bagage déjà multiculturel, d’une approche aussi spontanée que décloisonnée du piano. Qu’il joue des standards qui dérapent en free-jazz, plonge dans les musiques africaines ou indiennes, imagine un hommage à Ligeti pour orchestre de chambre ou se fond dans un quartet avec Minino Garay, Braff exhale un jeu cannibale aussi impérieux que ludique. Sa débauche d’énergie autant que sa sensibilité subtile et ses improvisations fulgurantes fascinent inéluctablement. Avec Greenwoman, collectif embarquant à son bord la chanteuse Claire Huguenin, le bassiste Björn Meyer, le batteur Lukas Koenig et le *turntablist* Franco Mento, Braff télescope jazz, pop et électronique pour explorer un groove aux délectables consonances indiennes.

OY

Des pirouettes vocales et des variations de registres déconcertants. Pour son premier album, *First Box Then Walk* (2010), OY stupéfiait littéralement. Native du Ghana, suisse d’adoption, la chanteuse avait déjà impressionné sur les délirantes hybridations electro-jazz-hip-hop d’*Infinite Livez vs Stade*. Joy Frempong pour l’état civil, née en 1978, a étudié le jazz et la pédagogie à Berne avant de se lancer en solo puis de s’adjoindre les services du batteur Lleluja-Ha pour ses deux derniers albums en date hébergés sur le label défricheur Crammed Discs (*Space Diaspora* et *No Problem Saloon*), où son sens de la narration, des bruits et des sons ainsi que sa voix de conteuse hors pair continuent de faire merveille entre electronica et afropop, percussions virevoltantes et mélodies entêtantes. Un bel univers kaléidoscopique créé par un véritable électron libre. ■

Olivier Horner est spécialisé dans les musiques actuelles. Il travaille à RTS Info et collabore au quotidien *Le Temps*.

MARDI 16.05.17 / 20 H

Colin Vallon Trio
+ Reverend Beat-Man

MERCREDI 17.05.17 / 20 H

Norbert Möslang
& Julian Sartorius
+ Bombers

JEUDI 18.05.17 / 20 H

Greenwoman
(Malcolm Braff)
+ OY

Un film en réalité virtuelle avec Colin Vallon Trio, OY, Heinz Holliger, Nadja Räss, Markus Flückiger, Andreas Schaerer, Cathy van Eck et Franz Treichler est également à découvrir du 9 au 21 mai.



Portrait d'Anja Dirks par Jacques et Brigitte, 2017.

Nomade en scènes

Anja Dirks dirige le festival Belluard depuis trois ans. Cette programmatrice bilingue a une curiosité sans borne pour les nouveaux langages scéniques. Pour un théâtre avant tout érigé en événement social.

— Par Anne Fournier

■ Elle rit sous cape en s’installant dans son salon. « Mon mari est à Florence. Pour du football ! Il suit le Borussia Mönchengladbach. » Elle-même semble avoir de la peine à y croire. « C’est une passion à côté du théâtre, qu’il partage avec des amis. Et si son équipe favorite joue en Italie, c’est qu’elle doit être de qualité ! » Ses yeux brillent. Connivence ou effronterie ?

Anja Dirks a l’élégance et la force de la femme passionnée. Premiers indices, dans son regard pointent la trace et l’effervescence de ses engagements. L’air de rien. Depuis trois ans, la dramaturge allemande voyage entre Bâle, où elle réside, et Fribourg où elle dirige le festival Belluard Bollwerk International, une rencontre annuelle des arts de la scène, interdisciplinaire et orientée vers l’expérimentation et les nouveaux langages avec un budget de quelque 840 000 euros. « Ce festival devient de plus en plus difficile à définir. Son ADN est certes de s’ouvrir sur le nouveau, mais je préfère avant tout l’inscrire dans son lieu, soigner cette perspective. »

Le thème de l’édition 2017 confirme cette primauté du cadre : « Art en lieux inattendus ». Les langages se multiplient, le récit défie le dialogue, les décors se dissimulent là où on ne les voit plus. En ce début d’année, Anja Dirks termine une étape difficile de sa fonction, la sélection de

7 performances sur les quelques 526 candidatures reçues, issues de 50 pays. C’est un « énorme travail, mais qui permet de découvrir des artistes hors du cercle que l’on a l’habitude de fréquenter. »

Derrière ses lunettes sérieuses, cette quadragénaire a l’art de redéfinir les règles du jeu avec doigté. Impossible de dire d’où elle vient ou quel sera son prochain port. Elle aime se présenter en nomade. Une vie avec ses imprévus, ses surprises, ses richesses surtout. Elle le revendique et comme pour le conforter s’inspire du jardinage quand il s’agit d’expliquer son travail de programmatrice : « Vous ne pouvez pas aller droit au but. Il faut préparer le terrain, beaucoup dépend du hasard, il faut réagir aux imprévus. Quelque chose de très organique ! Oui, c’est ça, on cultive un jardin. »

Depuis sa nomination à Fribourg en 2014, elle nourrit cette volonté d’un théâtre social, sans hiérarchie ni sélection de classe. Là se glisse aussi la métaphore du jardinage. Elle a instauré en parallèle du tarif unique le principe du « ticket suspendu » qui permet d’offrir une place de spectacle à un tiers qui n’en a pas les moyens. « Un festival ne peut pas changer le monde, mais on peut inviter les gens à s’y intéresser. Cette démarche rappelle que le théâtre constitue un événement social. Un soir au Belluard, c’est la force des Dakh Daughters, ces femmes ukrainiennes aux voix percutantes qui peuvent briser les cloisons, quand elles parviennent à chauffer une salle archi-comble dans laquelle se mêlent les continents, les âges, les histoires. »

Anja Dirks a désormais des convictions pour consolider les murs de sa forteresse, ce lieu médiéval de la ville de Fribourg qui a donné son nom au festival. Le Belluard a déjà 34 ans d’histoire, toujours à la frontière entre les arts, dans un langage sans cesse revisité et interrogateur. Réputé pour son caractère pluridisciplinaire, il s’est forgé la réputation d’un tremplin pour les débuts de nombreux artistes, à l’image de Stefan Kaegi, attirés par son format, son ouverture et son exigence.

La directrice actuelle y retrouve ce terreau bilingue qu’elle a toujours conservé dans ses valises. Car Anja Dirks appartient à ces rares gens de culture qui ont l’habitude de scruter les scènes des deux côtés de la Sarine. « Ce qui m’attire ici, c’est aussi de travailler dans mes deux langues, essentiellement en français. Je découvre une autre Suisse ; j’aime cette position de Fribourg. Deux minutes en train et tout le monde parle allemand. Je trouve ça particulièrement passionnant car ça marque l’identité des gens. »

Elle s’étonne parfois que la frontière linguistique résiste, même dans le milieu culturel. « Lors de ma première arrivée en Suisse, lorsque je me suis présentée au théâtre de l’Arsenic, à Lausanne, pour voir un spectacle, la directrice était très étonnée : une “Zurichoise” qui se déplace. Cela paraissait inédit. » Alors, en guise de réplique, ses éditions du Belluard ont osé des thèmes de vivre ensemble, envers et contre tout : l’Europe et la migration. « Finalement, sans même l’avoir programmé, nous nous sommes retrouvés dans l’urgence de l’actualité. »

Trois coups d’amour

Depuis son enfance, cette diplômée des Arts dramatiques Ernst Busch à Berlin tangué entre les scènes, les langues et les cultures. Née à Francfort, elle se retrouve à 11 ans dans la banlieue parisienne où son père travaille dans une entreprise d’informatique. Un premier lien avec la culture française qui lui vaut une très belle maîtrise de la langue, mais aussi une curiosité de l’ailleurs. « C’est là que j’ai vu mon premier spectacle, *West Side Story* au Théâtre du Châtelet, après un *Carmen* gigantesque au Palais des Sports. »

Elle ne quittera jamais plus le théâtre, même s’il changera de format. Comme une évidence. Et elle ne délaissera jamais la langue de Voltaire. C’est elle qui lui ouvre ensuite des portes quand elle vit ses premières émotions au Schiller Theater de Berlin. Elle vient de terminer son gymnase, y travaille comme interprète et rencontre Jérôme Savary. Il monte alors *D’Artagnan*. « J’assumais la traduction. Je ne pouvais pas être timide. Je gagnais 50 marks par jour, mais c’était la meilleure école qui soit. Je devais être partout, traduire des contrats tout autant que les soucis des costumières. »

Là, pointe sans doute son penchant du théâtre avant tout comme expérience collective. Elle repère sur la scène l’un des rares lieux où des gens de tous les bords, de tous les styles, intellectuels, artistes comme ouvriers travaillent ensemble, collaborent. Cette aspiration, teintée d’utopie, reste la motivation suprême de son parcours. « Je suis impressionnée par le théâtre comme un des derniers lieux d’une expérience collective. Il existe depuis des siècles et résiste à tout, à l’individualisme tout autant qu’aux attaques marketing de Netflix. Même le cinéma ne lui a pas fait de l’ombre. »

Anja Dirks a 19 ans lorsqu’elle rejoint Berlin. Une étape marquante, la Volksbühne, encore sauvage en 1994. Assistante de dramaturgie, elle y rencontre Frank Castorf mais surtout Matthias Lilienthal qu’elle accompagnera ensuite au festival Theater der Welt, pour ses

premiers élan. Elle s’engage, elle s’embrase, elle est fascinée par des créateurs comme Forced Entertainment, une compagnie jamais entrée dans le rang et qui elle aussi « invente son théâtre de demain ». Cette révélation coïncide avec une autre certitude : la mise en scène ne sera jamais son art. Elle rit : « Je suis trop inconstante. Je m’intéresse à quinze trucs à la fois, je ne peux pas me focaliser sur un point précis. Et puis, on est souvent très seule comme metteur en scène. » Peu à peu, la médiatrice, la découvreuse de talents, la faiseuse de rencontres tisse sa toile.

Entre 2004 et 2009, elle s’installe à Zurich comme dramaturge, aux côtés de Niels Ewerbeck, des années fastes, tournée vers les ruptures de frontière. La scène peut tout, surtout redéfinir les formes. Anja Dirks repart ensuite vers son pays d’origine et la direction de festivals notamment celui de Theaterformen à Hanovre. En 2013, elle retrouve la Suisse ; pour son mari cette fois-ci, Sven Heier, nommé directeur du Roxy Theater de Bâle. « Il m’avait suivi pendant dix ans : Cologne, Düsseldorf, Zurich, Hanovre. C’était à mon tour de l’accompagner. » Ils déposent leurs bagages à Bâle avec leur

filles, aujourd’hui âgées de 10 ans.

Depuis qu’elle la connaît, Anja Dirks est séduite par la scène suisse, son plurilinguisme. « Quand je suis arrivée, bien sûr que j’avais des références, des contacts comme Rimini

Protokoll ou Christoph Marthaler, mais je les incluais dans la scène germanophone. » Quand elle s’installe à Zurich en 2006, elle baigne dans un climat tendu. Les Allemands sont de plus en plus nombreux en Suisse, en raison de la libre circulation et des opportunités professionnelles. Certains politiciens ou médias alimentent des peurs ou des sentiments hostiles à cette migration venue du grand voisin. Anja Dirks ressent un malaise ; son goût du voyage, son âme de nomade l’aident à le transformer en nouvelle énergie. « Même si j’avais l’impression de faire mon coming out chaque fois que je prenais la parole. »

Aujourd’hui, elle a fait de cette diversité un atout phare du Belluard Bollwerk. Entourée de trois collaborateurs, elle peaufine cette concentration de découvertes, d’expérimentation sur dix jours de spectacles. Cette brièveté lui sied. « J’aime cette intensité d’énergie autour d’un moment précis. Ça crée une dynamique très forte. On se rend compte que les gens gardent en eux des souvenirs marquants. J’ai un jour entendu un spectateur qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait découvert le metteur en scène Peter Brook, sur les planches du Belluard. Il en parlait sans peine, grâce à l’inscription que représente ce festival. »

Bâle est devenue silencieuse. La nuit s’étire. On se dit qu’Anja Dirks aurait pu être conteuse. Elle sait, et ses premières années à Fribourg le montrent, construire une complicité, semer son enthousiasme. On papote, on se surprend à brasser des souvenirs communs, à ressentir des instants à qui elle a permis d’exister. Quand tout à coup. « Finalement, la méconnaissance peut aussi stimuler la nouveauté ; les malentendus peuvent enrichir des échanges. Brecht est-il parvenu à comprendre le théâtre kabuki ?... C’est peut-être ça le potentiel de la Suisse, ce malentendu latent. Des choses vraiment géniales peuvent naître des différences. »

Ce soir, on se dit que le ciel est un peu plus clair. Oui pourquoi pas, il y a aussi des moments pour faire se rencontrer et s’aimer théâtre et football. De Bâle à Florence. Anja Dirks a ouvert la porte. ■

Anne Fournier, journaliste, travaille pour la RTS comme correspondante à Zurich. Elle est également coprésidente de la Société suisse du théâtre.

Anja Dirks en quelques dates

1970 : Naissance à Francfort-sur-le-Main (Allemagne)

1989 : Installation à Berlin, y travaille comme assistante dans divers théâtres (Schiller Theater, Teatr Kreatur, Volksbühne)

1995-1999 : Études de mise en scène à la Hochschule für Schauspielkunst Ernst Busch à Berlin

2000-2002 : Assistante du directeur Matthias Lilienthal pour le festival Theater der Welt à Bonn, Cologne, Düsseldorf et Duisburg

2004-2007 : Programmatrice théâtre à la Gessnerallee à Zurich

2013 : Retour en Suisse après des passages aux Wiener Festwochen (2008) et six éditions en tant que directrice du festival Theaterformen à Hanovre / Braunschweig

Septembre 2014 : Directrice du festival Belluard Bollwerk International à Fribourg

Illustrateur

Créé à Berlin en 2006 par Brigitte Speich et Jacques Magiera, Jacques et Brigitte est un bureau de graphisme et de design qui travaille pour des clients internationaux, que ce soit sur des livres, de l’identité visuelle, des posters... Il est basé à Bienne depuis quatre ans. www.jacquesetbrigitte.com.



Digital: accès digital illimité

L'abonnement d'essai Digital est à 9 CHF le premier mois
(puis à 29 CHF / mois sans engagement)

Contactez-nous via www.letemps.ch/abos ou au 0848 48 48 05

www.letemps.ch/abos

LE TEMPS

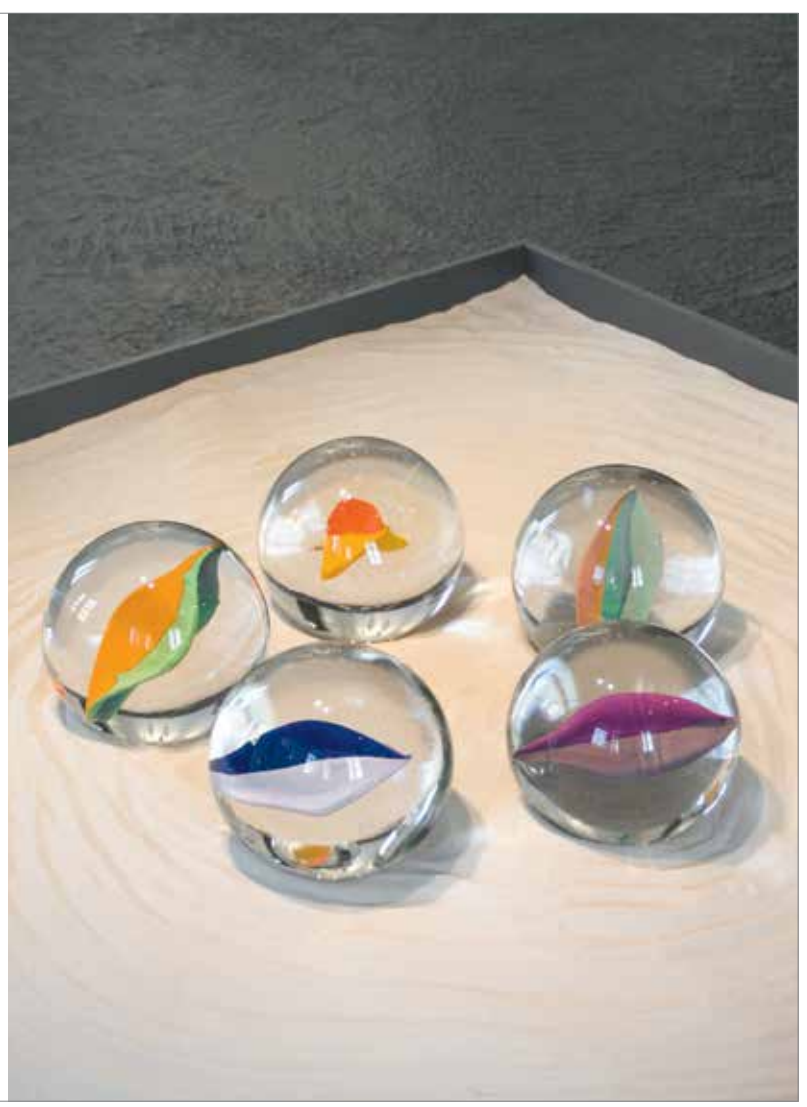
M/2 et Stéphan Landry



du 31 mars
au 11 juin 2017
Musée Jenisch Vevey

Chromatique
Sélection colorée
dans la collection
d'art verrier
29.06.16 – 24.09.17

Matteo Gonet, *Billes Kosmosphaera*, 2016



mudac MUSÉE DE DESIGN
ET D'ARTS APPLIQUÉS
CONTEMPORAINS PL. CATHÉDRALE 6
CH-1005 LAUSANNE / mudac.ch
MA-DI 11H-18H / LU FERME



L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



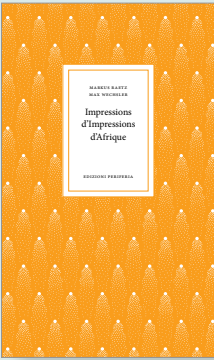
NOTRE MONDE À CHANGER!
Édité par Ruedi et Vera Baur,
avec Civic city et Attac
Lars Müller Publishers

Il ne s'agit pas de constater ici que le monde a changé, mais bien de s'interroger sur la manière de le transformer, en refusant les ravages de la mondialisation et le cynisme des élites. Comment? En rappelant, par le biais de graphiques, de schémas et de dessins stylisés, que «les 10 % les plus riches possèdent 83 % de la richesse mondiale». À l'origine de ce petit livre jaune, on trouve un système numérique de représentation de figurines développé par l'atelier Intégral Ruedi Baur dans le cadre de la biennale Manifesta 11 en 2016. Les designers Vera et Ruedi Baur ont souhaité recycler ces représentations humaines à d'autres fins. Ils se sont donc adressés à l'association Attac. Mireille Descombes



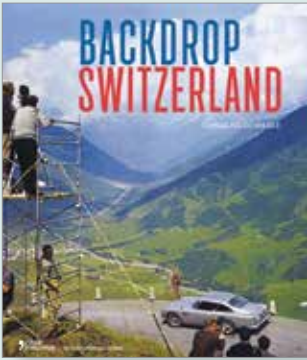
SARAH BURKHALTER & LAURENCE SCHMIDLIN
[éds.]
Spacescapes Danse & dessin
JRP|Ringier

La danse et le dessin sont liés au geste qui les produit. Une complicité renforcée avec l'essor de la performance et le désir de gommer les frontières entre les genres. À partir de la moitié du XX^e siècle, le corps lui-même se fait calligraphie, pinceau ou crayon dans l'espace, tandis que le trait s'évade de la feuille pour partir à la conquête d'autres surfaces, mur, sol ou plafond. Publié à la suite du symposium international «I Love Thinking on my Feet. Dance and Drawing since 1962» qui s'est tenu à Genève en 2012, cet ouvrage réunit un ensemble d'essais et d'entretiens où se mêlent et dialoguent les propos de théoriciens et de praticiens. MD



IMPRESSIONS D'AFRIQUE
D'IMPRESSIONS D'AFRIQUE
Vol. 1 Raymond Roussel
Vol. 2 Markus Raetz
et Max Wechsler
Edizioni Periferia

En 1980, Markus Raetz créait une série de gravures pour accompagner la première édition allemande du fabuleux et déroutant roman *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel. Des aquatintes qui traduisent bien le raffinement graphique et le goût pour les métamorphoses de l'artiste bernois. Dans *Impressions d'Impressions d'Afrique*, Max Wechsler analyse sa démarche en s'appuyant sur les esquisses et les croquis du plasticien. Parallèlement à cet essai, et chez le même éditeur, paraît une nouvelle édition allemande de *Impressions d'Afrique*, accompagnée bien entendu des gravures de Markus Raetz. MD



BACKDROP SWITZERLAND
Cornelius Schregle
L'Âge d'Homme

À quoi ressemble la Suisse vue par les cinéastes étrangers? À plusieurs pays, en réalité. Et le mot réalité n'est en l'occurrence pas très heureux, le pays filmé n'ayant souvent pas grand-chose à voir avec le pays réel. Si les scénaristes choisissent la Suisse comme décor, c'est en partie d'ailleurs pour les clichés qui lui sont associés. Leurs personnages y viennent démasquer un espion, faire du ski ou rencontrer leur banquier. Dans ce gros livre conçu à partir d'images tirées pour la plupart de la collection de la Cinémathèque suisse, Cornelius Schregle nous offre un pittoresque voyage à travers le temps, de 1900 à 2015. On y apprend notamment que les extérieurs du film *Heidi* d'Allan Dwan (États-Unis, 1937) sont tournés dans les Rocheuses. MD



PHILIPPE ALBÈRA
Un sentiment d'urgence
La Baconnière Arts

Dans ce livre en forme d'interview, Philippe Albèra évoque son parcours de musicien, sa rencontre avec la musique contemporaine, la naissance de Contrechamps en 1977, puis la création du festival Archipel en 1992. À travers son témoignage, c'est toute une aventure intellectuelle qui renaît, notamment le souvenir d'une époque – les années 1970 – où «il existait une très forte convergence entre la modernité artistique et l'engagement politique». Philippe Albèra évoque aussi l'organisation des premiers concerts où il tapait lui-même les textes et les programmes, collait les affiches, gérait les finances. «On s'amusait beaucoup, précise-t-il, et c'est longtemps resté une règle à Contrechamps.» MD



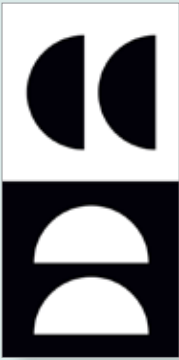
TERRITORY
ETH Studio Basel
Park Books

Sous la direction des architectes Roger Diener et Marcel Meili, ETH Studio Basel s'est penché sur la question de l'urbanisation, processus qui aujourd'hui ne concerne plus seulement les villes elles-mêmes, mais déborde largement sur leur périphérie. Les résultats de ces recherches, réalisées entre 2008 et 2014, sont réunis dans ce livre. Se focalisant sur différents sites particulièrement significatifs en Égypte, en Italie, aux États-Unis, au Vietnam, à Oman et au Brésil, les chercheurs se sont intéressés aux éléments clés que représentent, notamment, la gestion de l'eau, les infrastructures, la production industrielle et agricole. Leur but: mieux comprendre comment les villes occupent et s'approprient le territoire. MD



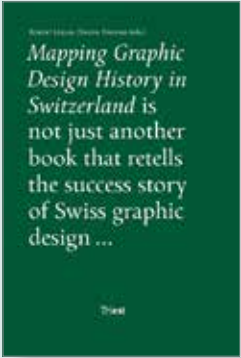
FILM IMPLOSION! EXPERIMENTAL CINEMA IN SWITZERLAND
Édité par F. Bovier, B. Lovay,
S. Menétrey, D. Solbach
Fri Art, Kunsthalle Fribourg/Revolver Publ.

Édition révisée et augmentée d'un catalogue paru en 2015, cet ouvrage accompagne la reprise de l'exposition *Film Implosion!* au Museum für Gestaltung de Zurich. De Jean-Luc Godard à Jacques Thévaz en passant par Urs Lüthi, on y trouve un large panorama des pratiques liées au cinéma expérimental en Suisse. Avec Jean Otth ou René Bauermeister, la sélection rend compte également de la génération parallèle qui s'est intéressée à l'art vidéo et aux potentialités propres à ce médium. Les œuvres de Fischli & Weiss, Roman Signer ou Pipilotti Rist ont en revanche été exclues de l'exposition. Entrées dans le circuit de l'art contemporain, elles sont désormais très connues. MD



CLAUDIA COMTE 40x40
Édition Patrick Frey

Livre d'artiste, mais aussi rétrospective, l'ouvrage est massif: 40 x 40 cm une fois ouvert, un véritable objet. Subdivisées en quatre carrés, les doubles pages ouvrent des espaces d'expérimentation, de mise en abyme. Construisant une narration ou plutôt des rythmes, des motifs graphiques se superposent et se combinent, créant des associations de formes et de couleurs. S'y ajoutent des images des œuvres sans notion d'échelle, répétées, de tailles variables, qui deviennent motifs à leur tour, signes, lettres. Des onomatopées ou d'autres éléments propres au cartoon, ainsi que la disposition des pièces les transforment en personnages et témoignent de l'humour sans cesse à l'œuvre dans le travail de Claudia Comte. IV



MAPPING GRAPHIC DESIGN HISTORY IN SWITZERLAND
Édité par R. Lzicar, D. Fornari
Triest Verlag

Une somme sur l'histoire du design graphique en Suisse. Un ouvrage collectif qui allie recherches académiques et contributions destinées à un plus large public de professionnels du graphisme. Dans cet ouvrage divisé en trois sections, il est aussi bien question de formation et d'évolution du métier que de diffusion et d'archivage. Grand spécialiste du domaine, François Rappo y évoque l'évolution de l'enseignement du *type design* entre 1920 et 1990. Davide Fornari s'intéresse au Swiss Style made in Italy. Bettina Richter souligne l'importance, comme source historiographique, de la collection d'affiches du Museum für Gestaltung de Zurich. Le livre inclut aussi une série de quatre interventions visuelles. MD



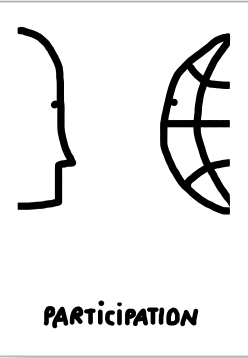
RUDY DECELIÈRE
Courants continus
art&fiction

Une œuvre qui se voit à peine, mais qui s'entend. Inscrite dans le programme Artist on the Campus – l'intégration d'œuvres d'art sur le site de l'EPFL –, l'installation *Courants continus* du plasticien genevois Rudy Decelière s'est glissée sous l'une des voûtes du Rolex Learning Center. Accrochés au béton comme une resille austère, 840 haut-parleurs reliés par des câbles diffusent un son qui traduit le ruissellement de l'eau. Une démarche poétique, mais pas seulement. Avec l'aide des scientifiques de l'EPFL, l'artiste a cherché à comprendre pourquoi l'eau fait un son si caractéristique. Il l'a décomposé, puis reconstruit. Des textes signés Pascal Amphoux, François Gallaire et Véronique Mauron complètent la présentation. MD



MAMCO GENÈVE 1994-2016
Édité par L. Bovier et D. Lemaire
JRP|Ringier

En 1994, après des années d'attente et de suspense, le MAMCO ouvrait enfin ses portes à Genève. Aujourd'hui pour la première fois, une publication retrace son histoire, revenant par le texte et l'image sur une centaine d'expositions et une vingtaine de pièces importantes des collections. Comme le rappelle dans son introduction son directeur Lionel Bovier, le MAMCO – conçu par Christian Bernard qui l'a dirigé jusqu'en 2015 – est issu des contextes artistiques propres aux années 1970 et 1990, notamment de la volonté de sortir l'art de ses lieux spécifiques et de placer l'exposition au centre de la réflexion. Le monde et ses questionnements ont depuis bien changé. Le MAMCO va devoir y répondre. Affaire à suivre donc. MD



PARTICIPATION: ART FOR THE WORLD 1995-2016
Mousse Publishing

Publié pour les 20 ans d'ART for the World, le catalogue rassemble les projets de l'ONG fondée en 1995 par Adelina von Fürstenberg, inspirée de l'article 27 de la Déclaration des droits de l'homme sur le droit à une vie culturelle. Ce «musée sans murs» mêlant éthique et esthétique a été à l'initiative de projets en Suisse et à l'international, impliquant souvent des artistes extra-européens. Expositions, performances, production de films: les activités de l'ONG se concentrent sur les projets des artistes ainsi que sur les spécificités des contextes d'accueil. De l'exposition séminale réalisée sur invitation de l'ONU pour ses 50 ans aux Biennales de Venise, le catalogue permet de saisir les différents enjeux du projet. Isaline Vuille



MARIO DEL CURTO
Les Graines du monde –
L'Institut Vavilov
Till Schaaß

Pendant quatre ans, Del Curto a fait des recherches sur l'Institut Vavilov à Saint-Pétersbourg et ses 12 stations d'expérimentations. Son fondateur, le scientifique Nikolai Vavilov, souhaitait sauver la biodiversité végétale en conservant la mémoire génétique des plantes. Victime des purges, il meurt de faim en prison en 1943. Conçu comme un hommage, l'ouvrage de Del Curto croise des données sur l'institut et des textes de scientifiques avec des images des sites d'expérimentations, des scientifiques et des contextes de travail, des plantes et des graines, témoignant d'une motivation toujours active malgré le manque de moyens et la vétusté des infrastructures. IV



MIGRANT JOURNAL
Édité par Justinien Tribillon
et Catarina de Almeida Brito

Avec six numéros, *Migrant Journal* se consacre à la migration sous toutes ses formes – qu'il s'agisse de la circulation des gens, de celles des biens ou de l'information. Plate-forme pour écrivains émergents, artistes, architectes, graphistes, chercheurs, la revue se veut une réaction à la crise migratoire et met en place une large variété de points de vue. Le n° 1, *Across Country*, explore les espaces ruraux dans une perspective historique et contemporaine. Pointant notamment le rôle de ces territoires dans les mouvements migratoires et les transformations récentes de l'image des campagnes, la revue désignée par Offshore Studio, propose des articles éclairants, ainsi que de nombreuses photos. IV



SANS LIMITE PHOTOGRAPHIES DE MONTAGNE
Daniel Girardin
Coédition Noir sur Blanc/Musée de l'Élysée

Sans limite propose une plongée dans la photographie de montagne, mais aussi dans les collections du Musée de l'Élysée. Le catalogue, très généreux en images, présente les stratégies des photographes pour aborder la montagne – frontalité, verticalité, contreplongée, etc. – et opère des rapprochements fructueux entre les différentes époques. Héritant d'une vision romantique de la montagne et de la notion de sublime, la photographie accompagne la conquête des espaces d'altitude. De 1840 à nos jours, les œuvres témoignent des changements de préoccupations, du développement de l'alpinisme et du tourisme aux considérations environnementales. IV



SERGE FRUEHAUF
Extra Normal
Scheidegger & Spiess/
Centre de la photographie

À feuilleter les pages de l'ouvrage, on se sent en territoire connu, l'architecture de nos villes dans ce qu'elle a de plus banal, de non-spectaculaire. Les photographies de Serge Fruehauf, issues d'une recherche de plus de vingt ans effectuée dans plusieurs villes d'Europe, révèlent pourtant des singularités dans ces paysages de béton d'après-guerre. Collection d'images documentaires, elles témoignent d'une certaine sympathie de l'auteur pour son sujet. Si l'on est plutôt du côté de l'appropriation vernaculaire des principes du modernisme que des grandes œuvres, ces incongruités architecturales sont autant d'expérimentations, décalées, parfois drôles ou poétiques. IV





L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



CATHERINE SAFONOFF
La distance de fuite
Zoé

La « distance de fuite », c'est celle que l'animal poursuivi doit maintenir par la vitesse de sa course. Ce terme de chasse dit bien ce que recherche Catherine Safonoff, de livre en livre, dans son entreprise autobiographique : la bonne distance, aux êtres, aux choses et à elle-même. Dans *Le Mineur et le Canari* (Zoé, 2012), l'auteure allait « au charbon » en quête d'elle-même, avec l'aide d'un psy dont elle s'était amourachée, Ursus. Il s'appelle désormais Z et se préoccupe de savoir si elle écrit. Et sous nos yeux, le livre naît. L'écriture de Catherine Safonoff se nourrit de scènes quotidiennes, qu'elle sait rendre proches et importantes aussi pour le lecteur. On retrouve le jardin de Conches, l'île grecque des livres précédents. Écrire,

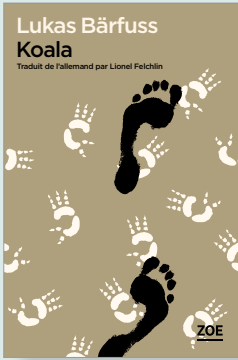
c'est aussi faire revivre les morts : la mère, le père, le Capitaine, ce mauvais garçon qui fut son grand amour. Au cours d'un atelier d'écriture avec des prisonnières, Catherine Safonoff comprend l'importance et la difficulté qu'il y a à s'adresser vraiment à quelqu'un. Elle vit en décalage horaire, lui dit une de ses filles. Cet écart, justement, à soi-même et aux autres, donne à ses livres une vibration singulière qui leur confère leur beauté, leur résonance et cette familiarité intime, tenue en laisse par l'humour et l'autodérision. Dans *Réinventer l'île* (Zoé, 2016), Anne Pitteloud fait ressortir la cohérence profonde de cette « longue lettre au lecteur » qu'est l'œuvre de Catherine Safonoff. **Isabelle Rüf**



FANNY WOBMANN
Nues dans un verre d'eau
Flammarion

Dans les montagnes neuchâteloises, une vieille femme n'en finit pas de mourir. À son chevet, sa petite-fille veille, seule de la famille à accompagner cette fin. Dans son ventre, ignoré de tous à l'exception des deux femmes, remue un bébé. La jeune s'adresse à l'aïeule en la tutoyant. Mais pour évoquer l'été passé en Angleterre, elle parle à la première personne. La vie, la mort, la vieillesse, la jeunesse : le risque était grand de dévier vers le sentimentalisme. Dans ce deuxième roman, Fanny Wobmann, membre de l'AJAR, Association de jeunes auteurs romands, évite cet écueil avec finesse et un certain humour. Le corps, jamais idéalisé, observé dans ses manifestations organiques, occupe une place prépondérante et gênante. **IR**

dans une matérialité salutaire : ainsi le ventre qui se remplit – de gâteaux, de désirs, de vie. « J'ai l'impression, pour une fois, d'être l'élément central d'un flux naturel, une onde inéluctable qui nous pousse vers l'avant », écrit la narratrice. D'un côté, l'été anglais, la liaison avec un gentil naturiste anglais à l'anatomie rose et flasque, l'étrange professeure d'anglais, la présence de la mer, tonique et froide. De l'autre, l'hiver jurassien, la chambre d'hôpital, la sagesse, troublée de délires, de la grand-mère, la télévision en fond visuel, l'impatience silencieuse des vivants. Que faire de cette grand-mère ? Et de l'enfant à venir ? Comment les inscrire dans nos vies encombrées ? Fanny Wobmann pose avec subtilité des questions essentielles et gênantes. **IR**



LUKAS BÄRFUSS
Koala
Zoé

Dramaturge connu (*Les Névroses sexuelles de nos parents*), Lukas Bärfuss est aussi un romancier de talent (*Cent Jours Cent Nuits*). *Koala* s'articule en deux volets, apparemment hétérogènes : le suicide du frère de l'auteur et l'histoire du koala en Australie. Aux scouts, l'animal était le totem du frère, ce nom secret qui est censé correspondre à la personnalité de celui qui se le voit attribuer. Un animal décevant pour un garçon en quête de reconnaissance et de virilité que cette peluche en voie d'extinction, qui broute et dort sans hâte depuis des millénaires. Un nom est-il un destin ? Qu'y a-t-il derrière le silence du défunt ? La vraie question étant : « Pourquoi êtes-vous encore en vie ? Pourquoi ne réduisez-vous pas

la peine ? » Dans une première partie, l'auteur, invité à Thoun, sa ville natale, à donner une conférence sur Kleist pour le bicentenaire de son suicide, retrouve ce frère, mal dans sa vie, marginalisé. Il ne le reverra plus. L'auteur cherche en vain des réponses à cette mort qui l'obsède, à l'énigme du suicide en lui-même, dans les livres d'histoire, la littérature et nos sociétés industrielles. Puis il fait un détour par les vastes territoires de l'Australie pour raconter l'histoire du koala à travers les mythes aborigènes, la colonisation, et jusqu'à sa fétichisation actuelle, à laquelle l'animal doit son salut, devenu *in extremis* l'emblème du pays. Bärfuss articule ces éléments avec un détachement apparent, une grande maîtrise formelle et une colère rentrée. **IR**



RODOLPHE PETIT
Je vois des formes qui n'existent plus
art&fiction

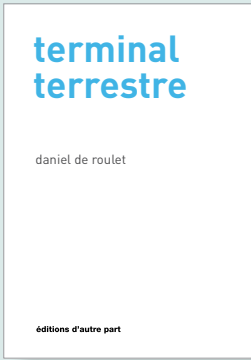
Sous une jaquette douce au toucher, d'un noir de velours, ce sont deux objets qui se côtoient : côté « art », une sorte de fresque en noir et blanc, œuvre d'Élise Gagnebin-de Bons, *Moonlight S.*, une « Sonate au clair de lune » visuelle au long de laquelle deux chiens couchants disparaissent dans un noir d'encre pour ressurgir à l'autre bout, alors qu'on les avait crus happés par la nuit. Côté « fiction », un texte de Rodolphe Petit, *Je vois des formes qui n'existent plus*. Sur les pages d'un grand cahier blanc, les mots occupent l'espace avec élégance. Parfois, ils forment poème, en lignes irrégulières. C'est alors un cahier du retour au pays natal. Le voyageur reconnaît des lieux d'enfance, des ateliers abandonnés.

Une femme passe à cheval. Sinon, les lieux semblent déserts. En italiques s'inscrivent les commentaires du marcheur. La figure du père s'immisce dans la promenade, le souvenir n'est pas plaisant. De chapitre en chapitre, le récit glisse vers le rêve. Puis vers le cauchemar. L'homme pénètre dans une tour. Il bute sur un sac, quelque chose d'humain en déborde. Est-ce un roman noir ? Une course-poursuite se déclenche. La figure du père s'impose : au fils, nouvel Énée, le devoir de trimballer cet Anchise, mort ou vif. Des passages oniriques court-circuitent l'action. Le feu envahit les lieux, détruit dans un grand incendie les vestiges d'un passé honni. Libération ou cataclysme ? Difficile de le déceler dans ce texte énigmatique et séduisant. **IR**



CATHERINE FUCHS
La Tête dans le sable
Bernard Campiche

Le Zumanga, pays d'Afrique noire, est riche en ressources minières. Une multinationale dont le siège est à Zoug les exploite impunément, en complicité avec un gouvernement corrompu. Au nom de l'ONG Terra Nostra, une Genevoise, Carmen Berger, a entrepris de dénoncer les agissements de l'entreprise : l'exploitation de la mine pollue le sol du Zumanga et spolie son peuple. Cette idéaliste pugnace a aussi des problèmes personnels et ressent une attirance embarrassante pour un cadre de la multinationale. Se mettra-t-elle « la tête dans le sable » ou luttera-t-elle contre ses sentiments ? Sous couvert de fiction et d'intrigue amoureuse, Catherine Fuchs a écrit un roman engagé qui touche à des problèmes bien réels. **IR**



DANIEL DE ROULET
Terminal terrestre
Éditions d'autre part

Ulysse part en voyage. En Suisse, il a laissé un Télémaque déjà adulte, mais Pénélope est avec lui. Elle a laissé son violon à la maison, il veut suivre le parcours des émigrés. Après trente-cinq ans de vie commune et chacun son existence propre, ils ont voulu éprouver leur lien par un voyage de sept mois en tête à tête, de la Terre de Feu à l'Alaska. Elle ne le sait pas, mais chaque jour, il lui écrit une lettre, poème en prose qui raconte leur traversée – celle des Amériques, celle de leur vie commune, avec ses écueils et ses victoires. Il les lui remettra à l'arrivée. Récit de voyage, traversé de politique, récit de vie, roman d'amour : de ce cadeau intime, Daniel de Roulet a fait un livre attachant. **IR**



DOROTHÉE ELMIGER
La Société des abeilles
Éditions d'en bas

Dans *La Société des abeilles* bourdonne un concert de voix qui se succèdent et se répondent sans se parler. On ne sait d'où elles sont issues : une traductrice, un logisticien, une femme, une écrivaine, des figures plus que des personnages. Elles disent la confusion et la complexité d'un monde globalisé. Les camions, les trains, les bateaux, les containers transportent les marchandises et les êtres, légalement ou non, à travers les continents. On est à Los Angeles ou dans les forêts. La traductrice voit l'Europe s'effondrer. La logique de la logistique échappe au logisticien. Ce récit éclaté qui a valu à Dorothee Elmiger le prix fédéral de littérature est une œuvre intrigante qui reflète le chaos actuel. **IR**



FLAVIO STEIMANN
Bajass
Agone

L'assassinat d'un couple de paysans intrigue suffisamment un commissaire de police désenchanté pour qu'il traque le présumé coupable jusque sur un bateau d'émigrants en route vers les États-Unis. Le suspect, qualifié de « bajass », ce qui signifie vaurien en dialecte, est un garçon de ferme, un enfant placé, comme il y en avait beaucoup dans la Suisse pauvre, au début du siècle dernier. L'intérêt de ce polar atypique réside surtout dans le tableau réaliste de la violence sociale qui régnait alors dans le pays. La traversée permet aussi de dénoncer les inégalités et la misère qui forcent une grande partie de la population européenne à l'exil. Une fin inattendue et gratifiante surprend heureusement le lecteur. **IR**



MATTHIEU GILLABERT
FANNY VAUCHER
Varsovie métropole
Noir sur Blanc

La dessinatrice Fanny Vaucher, qui a déjà illustré sa Pologne dans *Pilules polonaises*, accompagne cette fois l'historien Matthieu Gillibert. Ses dessins et leurs commentaires constituent un contrepoint intéressant aux propos du spécialiste qui retrace l'histoire de la capitale de 1862 à nos jours. Une histoire tragique, bousculée. Pour la saisir, les auteurs ont choisi une approche thématique : travail, transports, habitat, vie politique, Varsovie en yiddish. Ce qui permet de croiser les époques et de les mettre en perspective, en abordant l'architecture, l'urbanisme, la vie sociale sans éluder les zones sombres. Ce qui fait de *Varsovie métropole* à la fois un panorama historique et une incitation au voyage. **IR**



PETER STAMM
L'un l'autre
Bourgois

Une famille suisse modèle, le père au bureau, la mère à la maison, une fille, un garçon. Au retour de vacances heureuses, le père disparaît. Il part, tout simplement, par les forêts et les montagnes, laissant tout derrière lui, sans un mot d'explication. L'épouse tente de le rechercher, mais disparaître est un droit. Les années passent. On les voit par les yeux du fugitif ou à travers ce que sa femme en imagine, elle qui refuse de croire à sa mort que tout semble pourtant attester. Les enfants grandissent, oublient. La vie passe, entre rêve et réalité, dans la beauté des paysages et l'énigme des possibles. Un beau roman troublant et mélancolique, d'une grande précision visuelle, mais au-delà du réalisme. **IR**



WERNER ROHNER
Fin de trêve
Éditions de l'Aire

En 2010, un jeune homme revient dans sa ville, Zurich. Dix ans auparavant, il s'en était échappé pour fuir sa mère malade et la promesse qu'elle lui avait arrachée. À Vienne, il a connu l'amour, qui lui a permis de se détacher de cette mère aimée, mais encombrante. Maintenant, il découvre un père inconnu, un vieux gauchiste complaisant et indifférent, et à travers lui, le passé politique de sa mère. De l'histoire de chacun de ses deux parents, le héros dégage la sienne. Ce premier roman du journaliste alémanique Werner Rohner est un récit de formation, habilement construit en fragments qui bousculent la chronologie. C'est aussi une réflexion sur le poids et le rôle des images dans la construction de soi. **IR**



YVES BERGER
Une saison dehors
Héros-Limite/Tutta Blu

Yves Berger est peintre et paysan. Poète aussi : dans ce bref récit, le fils de John Berger dit avec simplicité les travaux répétitifs de la ferme et les rituels qu'ils engendrent, le soin des outils, l'édification d'un mur. Et aussi, sur le même plan, les interrogations du peintre, les rapports avec les voisins, avec la petite fille et l'enfant qui va naître, avec les bêtes. Que le regard se pose sur un 4x4, un camping au bord de la mer, une fleur ou un tableau, c'est toujours la même attention : « Surprise toujours renouvelée devant les innombrables formes que prennent nos vies. Minuscules et vastes en même temps, toutes répondent sans fin à la question : comment vivre ? Et leurs réponses sont des énigmes. » **IR**

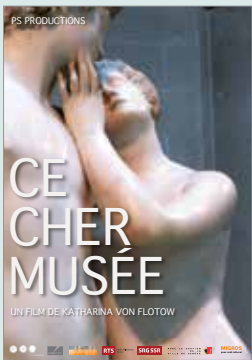


L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / Sélection du CCS



NICOLAS WADIMOFF
Spartiates

Alternant cinéma de fiction et cinéma du réel, Nicolas Wadimoff, né à Genève en 1964, construit un ensemble filmique d'une stimulante diversité depuis près de trente ans. Pour tourner *Spartiates*, il a passé plusieurs semaines avec son équipe dans les fameux quartiers nord de Marseille en se focalisant sur Yvan Sorel, jeune responsable d'un club de Mixed Martial Arts (MMA). Doté d'un tempérament plutôt vigoureux, il dépense une énergie folle pour faire vivre son club et, au-delà, transmettre certaines valeurs à ses disciples – sans pouvoir beaucoup compter sur le soutien de la municipalité... En résulte un documentaire d'une percutante sobriété, sans commentaires ni fioritures, qui frappe juste et fort. Jérôme Provençal



KATARINA VON FLOTOW
Ce cher musée

Après avoir (très) longtemps fait débat, le projet de rénovation et d'agrandissement du Musée d'Art et d'Histoire de Genève a été rejeté par référendum le 28 février 2016. Diffusé en salles et à la télévision peu avant le vote, *Ce cher musée* n'a toutefois pas seulement pour but d'aider les citoyens à y voir clair. Si la réalisatrice s'attache à offrir une vision d'ensemble du projet et à en détailler les enjeux, elle adopte une subjectivité affirmée, notamment via la voix off, et tend ainsi à sortir du cadre restrictif du documentaire-dossier. Auscultant les rapports entre art, politique et argent, le film invite aussi – et surtout – à aborder sous un angle original l'un des plus prestigieux musées de Suisse. JP



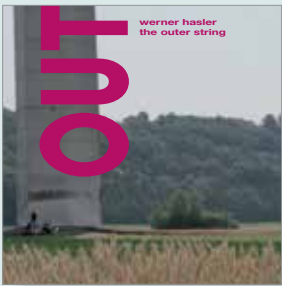
FRÉDÉRIC MERMOUD
Moka

Connu en particulier pour avoir réalisé quatre épisodes de la série *Les Revenants*, le cinéaste suisse Frédéric Mermoud signe avec *Moka* son deuxième long métrage pour le cinéma. Adaptation à l'écran du roman éponyme de Tatiana de Rosnay, le film raconte la quête obsessionnelle de Diane (Emmanuelle Devos), qui met tout en œuvre pour retrouver celui ou celle qui, au volant d'une voiture couleur moka, a renversé son fils. Ses recherches l'amènent vers Marlène (Nathalie Baye), une femme à la fois sympathique et énigmatique. S'inscrivant dans une veine très chabrolo-hitchcockienne, *Moka* captive avant tout par l'étude de la relation entre ces deux femmes – relation dont le trouble suit un subtil crescendo jusqu'au dénouement. JP



CLAUDE BARRAS
Ma vie de Courgette

Réalisé par le cinéaste suisse Claude Barras en utilisant la technique du « stop motion » (image par image), *Ma vie de Courgette* est un petit bijou de cinéma d'animation ayant glané de nombreux prix dont le César du meilleur film d'animation. Librement adapté du roman de Gilles Paris, *Autobiographie d'une courgette*, le film raconte l'histoire d'un garçonnet surnommé Courgette qui, placé en orphelinat suite à la mort accidentelle de sa mère, y fait l'apprentissage de la vie. Abordant des sujets graves (la solitude, le deuil, la résilience) avec une grande délicatesse, cette fable à résonance sociale, pleine de nuances et de détails, concilie très finement humour et émotion. De quoi ravir petits et grands. JP



WERNER HASLER |
THE OUTER STRING Out

Rompu à l'art de la fugue, Werner Hasler – qui conjugue trompette et électronique dans sa pratique de la musique – ne cesse d'explorer de nouveaux espaces sonores et, dans le même élan, de bousculer les formes de son langage. Cette aptitude à la réinvention permanente trouve une traduction particulièrement remarquable avec *Out*, album fondé sur un dialogue fécond avec The Outer String, aventureux ensemble mêlant cordes et percussions. Se déploient ici huit morceaux enregistrés dans différents lieux en extérieur, les parties instrumentales coexistant avec les sons ambiants tels que soufflé du vent, gazouillis d'oiseaux ou bourdonnement de mouches. Une expérience d'écoute aussi frémissante que saisissante. JP



MELISSA KASSAB
Dog

Jeune Genevoise d'origine libanaise pratiquant un folk rock minimaliste riche en nuances, Melissa Kassab jouit déjà d'une jolie réputation dans la scène musicale alternative locale. Selon toute vraisemblance, son audience devrait notablement s'élargir grâce à *Dog*, premier album qui vient de paraître chez Cheptel Records et qui révèle une auteure-compositrice-interprète très douée. Tantôt caressante, tantôt mordante, Melissa Kassab appose une griffe toute personnelle sur les douze ballades douces-amères (en anglais dans le texte) réunies ici et s'impose comme la digne descendante d'une haute lignée de *songwriters* – de Leonard Cohen à Mirel Wagner en passant par Townes Van Zandt, Vashti Bunyan ou Cat Power. JP



DOMIZIL
20 years jubilee package

Tout a démarré en 1996, à l'initiative de Marcus Maeder et Bernd Schurer, avec une cassette éditée en écho à une installation d'art sonore. Depuis, forte d'une politique de publication très sélective axée sur la musique électronique la plus prospective, la structure zurichoise Domizil a pris une belle ampleur. Elle apparaît aujourd'hui comme une véritable plateforme s'employant à connecter musique électronique, arts plastiques et recherche scientifique. Afin de célébrer ces vingt ans d'exigeant activisme, quatre disques signés de musiciens clés (Martin Neukom, Marcus Maeder, Bernd Schurer et Thomas Peter) sont publiés, disponibles chacun séparément ou ensemble dans un coffret spécial au design très propre. JP



FAI BABA
Sad and Horny

Succédant à *The Savage Dreamer* (2014), *Sad and Horny* est le cinquième album de Fai Baba et marque le début d'une nouvelle ère pour le groupe zurichois : après le départ de ses deux anciens compagnons de route, le chanteur-guitariste Fabian Sigmund, âme du projet, a rencontré le batteur de jazz Domi Chansorn, devenu son partenaire privilégié sur scène puis sur disque. Élaboré avec divers autres musiciens de passage, leur premier opus commun exhale un plaisir de jouer palpable. Y figurent dix morceaux qui, dans le prolongement des albums précédents, oscillent entre envolées romantiques, virées électriques et bouffées psychédélices. Pimpant et tonique, l'ensemble laisse présager un avenir plutôt radieux. JP

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 26^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier

Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Photographe : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, avril 2017

ISSN 2101-8170

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h – 18 h
samedi et dimanche : 13 h – 19 h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccs-paris.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccs-paris.com
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h
Tarifs soirées : entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccs-paris.com

Newsletter : inscription sur www.ccs-paris.com
ou newsletter@ccs-paris.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Léopoldine Turbat
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Charles Rey
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs

Coraline Aim, Simon Campedel, Luca Depietri,
Mireille Descombes, Anne Fournier,
Marie-Pierre Genecand, Olivier Horner,
Patrick Javault, Salomé Kiner, Gérard Mayen,
Denis Pernet, Anne Pitteloud, Jérôme Provençal,
Patrick de Rham, Ysaline Roachat, Isabelle Rüf,
Joël Vacheron, Isaline Vuille

Photographes et illustrateur

Søren Aagaard, Mathilde Agius, Mehdi Benkler,
Rodriguez-Clement-Wohlschlag, Daniel Desborough,
Bart Grietens, Raphael Hadad, David Ignaszewski,
Jacques et Brigitte (illustrateur), Max Leiss,
JC Lett, Alain Mignot, Martin Möll, Augustin Rebetez,
Paolo Rosselli, Sash Seurat Samson,
Dorothee Thébert Filliger, Filip Vanzieleghm

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

— **Les avantages**

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

En 2017, l'AACCS propose exceptionnellement

2 voyages avec les codirecteurs du CCS :

– **Documenta à Athènes, 22-25 juin**
– **Documenta à Cassel + Skulptur Projekte Münster, 23-27 août.**

Inscriptions et renseignements :
www.ccs-paris.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
www.ccs-paris.com

Adhérez !

Prochains événements



Ugo Rondinone, *nude (xxxxxxxxxxxxx)*, 2011, cire, pigments de terre 109cm x 74cm x 64 cm.
Coutoiserie de l'artiste

— **Du 8 septembre**
au 17 décembre 2017

— **Expositions**

Ugo Rondinone (salle principale)
Barbezat-Villetard (pièce sur cour)
Mathis Gasser (pièce sur cour)

— **Théâtre**

Marius Schaffter & Jérôme Stünzi, Fresque
Alexandre Doublet, Dire la vie
Joël Maillard, Quitter le Terre

— **Expositions en tournée**

!Mediengruppe Bitnik
adaptation de l'exposition *Jusqu'ici tout va bien*,
présentée au CCS en 2016
à swissnex, San Francisco, 14.04 – 02.06.2017
Desperate times call for desperate measure, lol
puis au ArtLab de l'EPFL, Lausanne, 29.06 – 03.09.2017

PerformanceProcess

Expositions, performances et colloque
Museum Tinguely, 19.09.2017 – 28.01.2018
(CCS guest curator)
Kaserne Basel, 26.09 – 01.10.2017 (CCS co-curator)
Kunsthalle Basel, 19.01 – 19.02.2018 (Kunsthalle curator)
À Bâle, nouvelle version reconfigurée et augmentée
du projet présenté au CCS en 2015.

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Partenaires média

LE TEMPS

LE JOURNAL

ROCKUPHILES

ANOUS PARIS

TÊTU

LOEIL

BALL ROOM

étapes :

'AA'

LA CHARTREUSE

RADIO

PARIS art

Partenaires institutionnels

Centre Pompidou

première suisse

musik-praxis

MONTEUX JAZZ ARTISTS FOUNDATION

International Jazz Day

flap

marc culture

vernissages et soirées

SWISS WINE

KUNSTMUSEUM THUN

ALLER-RETOUR 20.5.–13.8.2017

**Schweizer Fotografie im Wechselspiel
zwischen Fernweh und Heimat**

**Mit Reto Camenisch, David Favrod, Martin Glaus,
Yann Gross, Daniela Keiser, Ella Maillart**

Kunstmuseum Thun, Hofstettenstrasse 14, 3602 Thun
Di-So, 10-17 Uhr / Mi 10-19 Uhr, www.kunstmuseumthun.ch

Martin Glaus, *Ausflug einer Artistenfamilie*, 1950 © Fotostiftung Schweiz